

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

## DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 15 Novembre 1859.

No. 22.

SOMMAIRE:—Chronique de la Quinzaine.—La présence du Prêtre dans un Cabinet de Lecture, par le P. Vignon, S. J. (fin.)—Le sort de sir John Franklin.—L'expédition de lady Franklin.—Les drames de la mer.—Une histoire de naufrage.—Les premiers colons de Montréal par le Rév. Messire Rouxel.—Le vieux fauteuil.—Ste. Cécile, patronne des Musiciens.—Les deux fleurs.—Le Bouleau. (fin.)—La bible en quelques vers. (poésie.)—La prière de l'enfance. (poésie.)

### CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Cette *Chronique* a déjà raconté la bénédiction de la nouvelle chapelle dédiée à St. Vincent de Paul, dans la rue Fullum. Dimanche dernier, le 13, une autre cérémonie, presque aussi touchante, réunissait encore les fidèles dans cette église. Il s'agissait de la bénédiction de la cloche qui devait appeler les chrétiens à la prière, et monter vers Dieu, comme la voix du peuple agenouillé dans le temple, pour demander les grâces du Très-Haut. Mgr. Larocque officiait pontificalement; et le Révérend Messire Billaudèle a prêché le sermon de circonstance, il a pris pour texte de son discours ces paroles de l'Écriture: *Vox tua resonet auribus meis*: que ta voix résonne à mon oreille, et qu'elle porte dans l'espace le témoignage glorieux de l'alliance, cimentée par la religion entre la terre et le ciel. Quel est le cœur catholique qui ignore ce qu'il y a de souvenirs, de recueillement et de majesté dans ces sons bénis de la cloche, depuis l'harmonie grandiose qui s'élève de toutes les cathédrales jusqu'à la voix plus douce d'une cloche de village! Les commentateurs catholiques ont fait ressortir la beauté de cette parole d'airain qui s'associe à toutes nos joies, à toutes nos douleurs, qui célèbre par d'éclatantes volées nos fêtes nationales et religieuses, et dont le glas funèbre semble un triste adieu à ceux qui vont quitter la terre. C'est d'elle que l'on aurait pu vraiment dire: *Vox populi, vox Dei*; c'est la voix du peuple, montant avec les saints cantiques comme une prière et une action de grâce; c'est la voix de Dieu, appelant les fidèles sous les portiques sacrés, où ils trouveront, avec l'espérance, la résignation et la foi; où ils entendront une parole qui ne passera pas. Aussi est-ce un bonheur, pour tous les catholiques, de s'associer à la bénédiction que le prêtre fait de cette cloche dont ils entendront la voix à toutes les heures de leur vie, et qui, chaque jour, leur redira ce qu'ils doivent à leurs frères et ce qu'ils doivent à Dieu. Dimanche, malgré le mauvais temps qui n'a cessé de régner toute la journée, une foule nombreuse et recueillie a assisté à la cérémonie qui s'accomplissait à la chapelle de St. Vincent de Paul; elle se composait des habitants du faubourg Québec dont les pieux efforts ont réalisé

un désir vivement ressenti depuis longtemps. Ils ont été soutenus dans leur entreprise par un pieux ecclésiastique dont on nous permettra de dire le nom, discussions nous même blesser sa modestie; ils savent tous, en effet, ce qu'ils doivent au zèle infatigable du Rév. Messire Picard, dont le cœur de prêtre est plein de bonté, et d'ardeur, et dont la joie est de répandre au milieu de notre population des pieuses pratiques, en formant ces doux Edens que la charité cimente, et qui semblent créer parmi les catholiques comme de nouvelles familles.

Les lecteurs de cette *Chronique* savent déjà peut-être que le Souverain Pontife a nommé le Très-Rév. John Lynch, de Niagara, diocèse de Buffalo, évêque coadjuteur de Toronto, avec le droit de succession. Le nouveau prélat sera évêque d'*Eschène, in partibus infidelium*. Le sacre de l'évêque nommé d'*Eschène*, aura lieu dimanche prochain, le 20 courant; Mgr. de Toronto avait déjà manifesté, à plusieurs reprises, le désir d'avoir un coadjuteur, pour partager avec lui les travaux de l'épiscopat. S. G. a même souvent déclaré que ce serait avec le plus grand plaisir qu'elle déposerait ses pouvoirs, comme évêque de Toronto, aux pieds du St. Père. Voici par rapport au choix fait par le Souverain Pontife quelques détails, pleins d'intérêt, que nous trouvons dans le *Mirror* du 4 courant:

« Le T. R. Messire Lynch, dit ce journal, est d'origine irlandaise, natif, nous pensons, de la côte orientale de l'Irlande; il s'est fait remarquer par son zèle et sa piété, qualités dont il a donné, pendant longtemps, des preuves éclatantes, de concert avec l'ordre des Lazaristes. Beaucoup de nos lecteurs se rappellent encore les succès qu'il a obtenus, il y a quelque temps, en cette ville, dans une retraite prêchée par lui et le révérend père McGunness. En cette circonstance, l'unction de ses discours, jointe aux bénédictions qu'il répandit au confessionnal, attirèrent aux églises une foule immense de fidèles, la nuit comme le jour. Sa popularité, en cette occasion, dit assez ce qu'il doit attendre à l'avenir de la congrégation irlandaise de Toronto.

« Sa Grandeur l'Evêque de Toronto, a annoncé que c'était à sa sollicitation que le Saint-Siège avait accordé le nouveau coadjuteur. L'évêque de Toronto, par cet acte, comme par tant d'autres, qui tendent au bien-être de son église, peut être sûr de la reconnaissance de ses ouailles. Bien que le diocèse de Toronto ne renferme pas la plus nombreuse population de tous les diocèses du Haut-Canada, il est un de ceux, néanmoins, où l'Evêque et son clergé ont eu à vaincre des obstacles sans nombre, tant extérieurs qu'intérieurs. Le schisme O'Grady et ses malheureuses conséquences sont du domaine de l'histoire; bien que les plus

âgés se rappellent encore cette époque. Les troubles qui assaillirent M. McDonagh sont aussi bien connus. Mgr. Power, — on peut l'appeler avec plus de raison Michel le Martyr, — a eu sa part de ces obstacles. Des troubles, plus sérieux encore, se sont élevés durant la vacance du siège épiscopal, et finalement, malgré ses peines et sa vigilance, le saint Prélat qui gouverne actuellement l'église de Toronto a été cruellement éprouvé. Les dernières scènes de désordre surtout, aussi désagréables qu'elles étaient, dans la plupart des cas, imprévues, ont dû attrister son cœur paternel et lui faire désirer un frère dans l'épiscopat, un coadjuteur zélé, désintéressé et éclairé, appartenant à la même nationalité que son peuple, et avec lequel il pût se consulter et partager la responsabilité de ses hautes fonctions. Nos lecteurs n'ont pas oublié que dans une circonstance encore récente, Sa Grandeur exprima le désir ardent de s'assurer les services du Rév. Messire Dowd, prêtre du Séminaire de Montréal, comme coadjuteur ; il en fut privé par la modestie de ce dernier. Mais, au retour de son dernier voyage à Rome, sa Seigneurie a eu plus de succès."

La ville de Montréal a été visitée récemment par Mgr. Farrell, évêque d'Hamilton. Nos lecteurs se souviennent peut-être que la cathédrale de cette ville, l'une des plus importantes du Haut-Canada, devint, il y a quelques mois la proie des flammes. Témoin de ce sinistre, Mgr. Farrell ne prononça qu'un mot ; *savez les vases sacrés*, dit-il ; et cet ordre était à peine exécuté que l'Eglise tout entière était enveloppée par l'élément destructeur. Les catholiques d'Hamilton avaient, depuis longtemps, le désir de construire une nouvelle église digne de leur nombre, de leur fortune, de leur importance sociale, digne surtout du culte auquel elle serait consacrée. Après le malheur qui les frappait, ce qui n'était qu'une espérance devint un projet sérieux ; et Mgr. d'Hamilton envoya faire appel aux catholiques de toute la Province pour l'aider dans sa pieuse entreprise. C'est dans ce but que S. G. est venue à Montréal dans les derniers jours du mois d'Octobre. Des fêtes ont été faites à la Cathédrale, dans l'Eglise Paroissiale, à St. Patrice ; et la recette s'est élevée, à ce que l'on nous assure, à plus de £200. Nous n'avons pas d'éloges à donner à ceux qui se sont associés à cette bonne œuvre ; ils ont fait leur devoir comme les catholiques le comprennent ; ils se sont montrés ce qu'ils se montrent toujours, lorsque l'on fait appel à leur bienveillante charité : ils ont été généreux, secourables.

Nous devons maintenant informer nos lecteurs du retard, forcément apporté à l'ouverture du bazar annoncé par notre dernière *Chronique*. Les travaux n'ayant pu être terminés au moment où l'espéraient les directeurs de l'œuvre, l'inauguration de la salle se trouve par suite ajournée, et avec elle la fête de famille à laquelle nous nous étions fait une joie de vous inviter. Ceux dont l'empressement a répondu à cet appel, et le nombre en est grand, n'en ont pas moins droit aux remerciements de tous ceux qui s'intéressent au succès du *Cabinet de Lecture Paroissial*. A leurs dons, viendront se joindre ceux qu'une bienveillante sympathie réunira encore dans la nouvelle Salle de Lecture. Venus les premiers, ils auront servi comme d'exemple et d'encouragement ; et ils auront fortifié la confiance des directeurs dans les bons sentiments du public.

Si nous ne craignons de lasser l'attention de nos lecteurs, nous leur rappellerions tout ce que le *Cabinet de Lecture* a déjà fait pour propager un enseignement à la fois sain et salutaire ; nous récapitulerions les ti-

tres de tous ces travaux que l'*Echo* est heureux de reproduire, et dont nos lecteurs sont ainsi à même d'apprécier l'excellence et l'efficacité.

Voilà donc l'œuvre pour laquelle nous réclamons volontiers la bienveillance publique, œuvre qui peut prendre fièrement pour devise : Science, Religion et Patrie.

La Présence du Prêtre dans un Cabinet de Lecture  
PAR LE RÉV. P. VIGNON, S. J., SUPÉRIEUR DU COLLÈGE  
STE. MARIE, LE 17 MARS 1857.

(Suite et Fin.)

Qu'est-ce que le journal, messieurs ? Le journal c'est peut-être la plus étonnante des inventions modernes. Sans doute, nous devons admirer comment la vapeur, plus rapide que le coursier, emporte l'homme dans les espaces et le conduit en quelques heures aux extrémités des provinces et des états ; sans doute, nous devons admirer comment le génie humain a pu découvrir, dans un élément invisible, dans le fluide électrique, un véhicule pour la pensée et un messenger fidèle aussi prompt que l'éclair ; comment ensuite, à l'aide d'un fil de métal, il établit d'un bout du monde à l'autre, un courant de pensées qui vont et viennent ; en un mot, une véritable conversation simultanée entre tous les peuples ; sans doute, nous devons admirer encore comment il a découvert dans la lumière un crayon, et dans le soleil la main d'un dessinateur, en attendant qu'il y découvre celle d'un peintre ; sans doute enfin, nous devons admirer comment il invente chaque jour tant de merveilleux secrets, pour abrégé son travail et multiplier en même temps les produits de son industrie. En vérité, messieurs, à la vue de tous ces prodiges, il faut reconnaître qu'il reste encore en l'homme quelque chose de cette domination, qui le rendait le roi de la nature et le maître des éléments. Cependant, si nous examinons de près toutes ces inventions, nous y découvrirons, il est vrai, de puissants leviers pour remuer la matière et la soumettre à notre empire, mais trop faibles pour agir sur les intelligences raisonnables et sur les volontés libres ; il n'en est pas de même du journal, Messieurs, et c'est pourquoi je n'ai pas craint d'avancer qu'il est peut-être la plus étonnante des inventions modernes.

Qu'est-ce que le journal ? le journal c'est, la bibliothèque avec tous ses avantages et ses dangers ; le journal, c'est la tribune avec sa puissance et ses abîmes. Et d'abord, certainement je retrouve la bibliothèque dans le journal.

(Ici l'orateur développait sa pensée, en montrant que le journal est tout à la fois le livre d'histoire, le livre des sciences, le livre de la politique, le livre du commerce et de l'industrie, et enfin le livre roman. Puis, après avoir exposé les avantages du journal chrétien, et les dangers du journal irréligieux, il reprenait ainsi :

Maintenant, Messieurs, si je vous demande encore : qu'est-ce que le journal ? Ne me répondez vous pas, sans hésiter, qu'il est l'arbre de la science du bien et du mal, planté au milieu des sociétés modernes ? Oui, c'est dans le journal que le serpent cache artificieusement ses hideux replis ; c'est là qu'il fait entendre à l'humanité sa parole pleine de séduction, de discord et de mensonge ; c'est là qu'il persuade au peuple de manger le fruit défendu, lui promettant de devenir semblable à Dieu, sachant le bien et le mal, la religion et l'impiété, l'ordre et la révolution. Mais en présence de l'arbre et de son fruit, du tentateur et du

jeune homme sans expérience, n'avons-nous pas un devoir à remplir ? Pouvons-nous demeurer tranquilles spectateurs ? N'est-ce pas une obligation imposée à tous les gens de bien, de chasser le serpent, ou du moins de protéger la jeunesse contre la séduction et de la détourner du fruit défendu ?

Je me plais à vous le dire, Messieurs, c'est parce que ce devoir a été bien compris, que nous voyons paraître de toutes parts le journal chrétien, pour être comme une digue puissante, élevée par l'apostolat laïque, contre les débordements du journal irréligieux. Ainsi les citoyens vertueux veulent remplir fidèlement leur devoir : j'en conclus qu'ils doivent aimer la présence du prêtre dans le Cabinet de lecture ; car, je n'en doute pas, ils vénèrent ce prêtre, ils respectent ses intentions, ils voient en lui l'homme de Dieu et l'homme du peuple, et par conséquent l'homme le plus dévoué aux intérêts de la foi, de la science et de la patrie. Comment, après cela, n'auraient-ils pas confiance en lui ? comment ne l'associeraient-ils pas à leurs efforts, pour empêcher le torrent de tout engloutir ? De son côté, le prêtre accomplira aussi son devoir en paraissant dans le Cabinet, car il y viendra pour protéger la jeunesse chrétienne, contre le danger des mauvaises doctrines, contre le danger des mauvaises lectures, et enfin contre le danger du mauvais journal.

Mais m'objectera quelqu'un, la présence du prêtre amènera la suppression du journal irréligieux ; or, tout n'est pas criminel, même dans le journal irréligieux ; il y a peut-être des erreurs, mais il y a aussi de grandes vérités ; et s'il s'y rencontre des doctrines propres à ébranler la morale, il y en a d'autres qui la font aimer ; mais surtout s'il est rédigé par des hommes distingués par leur talent littéraire, si la vivacité des couleurs fait briller la pensée avec éclat, si le style y est doux comme le miel, et harmonieux comme une mélodie, pourquoi priverait-on le jeune homme du plaisir d'en goûter les délices ? Enfin n'avez-vous pas promis que le prêtre ne viendrait nullement éteindre les lumières ?

Où, je l'ai promis, Messieurs, et je ne crains pas qu'on m'accuse de manquer à ma promesse. Je l'ai vu, tout n'est pas criminel, tout n'est pas ténébreux dans le journal irréligieux ; il fait même quelquefois briller la vérité, et il lance des traits de lumière d'un éclat éblouissant ; mais, avouez-le à votre tour, une théorie brillante dans un journal irréligieux, c'est une lumière sur un écueil. Ainsi font les peuples des îles barbares, ils placent des fanaux sur les rochers, non pour indiquer le port aux voyageurs égarés, mais pour tromper les regards, attirer le vaisseau au milieu des brisans, et s'enrichir des dépouilles du naufrage. Voilà l'image du journal irréligieux ; impie dans sa doctrine, immoral dans ses conclusions pratiques, artificieux dans son langage ; il cache avec soin le rocher fatal à l'innocence inexpérimentée, et c'est pourquoi il fait briller un rayon de la vérité, comme pour marquer le chemin où on ne rencontre point l'erreur. Mais que m'importe qu'il montre la lumière ? si c'est une lumière placée sur un écueil, je ne dois pas approcher, mais fuir ; et en fuyant, ce n'est pas la lumière mais l'écueil que je crains. Non, je ne veux pas éteindre la lumière. Ah ! si un génie bienfaisant la retirait de ce funeste lieu et la plaçait au port, pour être un phare étincelant et comme l'étoile du voyageur, alors je la saluerais avec bonheur, je dirigerais vers elle ma course, et on verrait un exilé arriver sain et sauf au rivage de la patrie ; car pour les intelligences, le rivage de la patrie c'est la vérité.

Qu'importe encore que le style soit comme une mélodie, s'il ressemble aux syrènes de la fable ? Ces cruelles syrènes avaient l'art de charmer par les chants les plus harmonieux, mais leur plaisir était de faire périr les voyageurs ; placées au milieu des écueils, elles remplissaient l'air d'une si douce symphonie, que ceux qui l'entendaient devenaient languissants, et ne pouvaient résister au charme de s'approcher toujours et d'aller se briser contre les rochers. Que j'aime le sage Ulysse lorsqu'il se fait attacher au mât du navire, ou bien remplissant ses oreilles de cire, pour se soustraire au charme d'une si cruelle séduction ; c'est ainsi qu'il put passer impunément en présence des cruelles syrènes. Jeunes-gens recevez ce conseil de la sagesse payenne ; fuyez l'harmonie qui ne veut vous captiver par sa douceur que pour vous attirer sur l'écueil ; or ici, l'écueil, c'est le journal impur ou immoral, et quand même la présence du prêtre ne servirait qu'à le faire éviter, certes, elle ne serait pas inutile.

(Après avoir comparé le journal à la bibliothèque, l'orateur la comparait à la tribune ; le journal tend au même but que le discours ; or le but c'est de convaincre, de conquérir l'opinion publique, et de pouvoir ensuite la diriger. Si le journal est chrétien, il accomplit une noble mission ; et le prêtre doit non seulement l'encourager par sa présence, mais lui accorder toute sa protection ; si, au contraire, le journal est irréligieux, sa mission est de creuser un abîme. Laissons maintenant parler l'orateur lui-même.)

N'allons pas nous cacher, Messieurs, l'abîme effrayant, creusé par le journal et dans lequel les générations iraient bientôt s'engloutir, si la Providence ne les protégeait de son regard ; n'est-ce pas en effet creuser un abîme et y entraîner le peuple, que de transformer la conscience publique, et de la pervertir au point qu'on y découvrirait à peine quelques vestiges des idées morales ? Voilà cependant l'ouvrage opéré par le journal irréligieux ; il ébranle toutes les bases sur lesquelles la société repose ; il attaque la religion dans sa doctrine, dans ses institutions, dans son culte, dans son sacerdoce, et il réussit à inspirer la défiance ; il affecte ensuite d'établir le vice sous les dehors les plus scandaleux ; chaque jour il prend plaisir à le montrer, sans égard pour l'innocence et la modestie du lecteur ; ainsi il habitue la conscience publique à perdre sa délicatesse, à n'avoir plus horreur du mal ; en un mot, il transforme en elle le sens qui fait aimer la vertu et haïr tout ce qui la déshonore. Quand la chronique scandaleuse ne lui offre point dans l'humanité de crimes assez hideux, il en invente ; il ouvre ses colonnes au roman, et les fables nées dans le cerveau malade d'un écrivain corrompu, se répandent partout, et partout on les accueille comme des vérités, et ainsi s'altère la conscience publique. Mais après avoir perverti la conscience, que fera encore le journal irréligieux ? Il ébranlera les fondements de la société, il mettra en doute les droits les plus sacrés de la justice et de la propriété ; il justifiera le vol, il armera les pauvres contre les riches ; en un mot, il remuera toutes les passions aveugles pour les pousser au communisme.

En vérité, Messieurs, l'abîme creusé par le journal irréligieux est effrayant ; mais ce qui doit le plus nous épouvanter, c'est de voir notre siècle entraîné avec tant de violence vers cet abîme. Consolons-nous cependant, car la grandeur du mal a fait trouver le remède. Tant que la religion était seule à livrer le combat pour défendre ses droits, les hommes de ce monde s'inquiétaient peu de savoir qui aurait la victoi-

re; mais maintenant, qu'ils voient la propriété menacée, ils cherchent partout l'homme qui pourra défendre leurs droits, et tenir le char de la patrie, prêt à se précipiter; enfin ils aperçoivent le prêtre, cet homme qu'ils ont tant de fois méprisé, ils reconnaissent en lui l'homme de Dieu, et ils ont confiance que sa présence, au milieu d'eux, ne sera pas inutile. En effet, Messieurs, quand il s'agit du salut de la patrie, la présence du prêtre n'est jamais inutile; et s'il est nécessaire d'en donner des preuves, interrogeons l'histoire des temps anciens et modernes; toujours nous verrons apparaître le prêtre, au milieu des calamités publiques, comme un archange que la Providence envoie pour sauver les peuples.

Rappelez-vous, Messieurs, ces jours de détresse où Attila, le terrible roi des Huns, envahissait les provinces de l'empire, mettant tout à feu et à sang, et arrivait comme un torrent impétueux jusques sous les murs de Rome. Qui pourrait décrire l'épouvante et la consternation où la Ville Eternelle fut alors plongée? L'empereur effrayé restait immobile, les généraux l'abandonnaient et le sénat lui-même ne savait quelle résolution prendre pour échapper au pillage. Quel sera donc l'archange suscité par la Providence pour le salut du peuple? Ce sera le prêtre, ce sera le Grand Pontife lui-même. St. Léon se présente devant le Chef barbare, avec la majesté d'un envoyé de Dieu; Attila est saisi d'un saint respect, il reconnaît l'homme de la Providence, il obéit au commandement du prêtre, il donne le signal à ses soldats avides de piller, et le fléau dévastateur abandonne l'Italie. Rome fut sauvée, Messieurs; et elle apprit au monde que la présence du prêtre n'est pas inutile, quand il s'agit du salut de la patrie.

Si nous dirigeons maintenant nos regards vers les temps modernes, nous rencontrerons aussi une époque de consternation et de découragement pour le peuple français. Le génie du mal avait proclamé que la propriété est un vol. Aussitôt on voit apparaître les phalanges innombrables du communisme pour envahir la propriété; et le flot révolutionnaire, devenu impétueux, emporte ou brise tout ce qui s'oppose à son passage; trône, royaume, constitution, hommes d'état et hommes de guerre, tout est bouleversé, tout est pêle-mêle, tout est entraîné par le fléau dévastateur. Un instant il semble s'apaiser et suivre un cours tranquille; mais c'est pour bondir ensuite avec plus de fureur. Le socialisme sanguinaire organise de toutes parts la rébellion et le pillage; son centre d'activité, est à Paris, et de là il commande et dirige tout le mouvement. En vain les légions s'assemblent pour protéger la Capitale et la France contre l'invasion de ces nouveaux barbares, le flot révolutionnaire ne recule point. Les rues se remplissent de citoyens déterminés à vaincre; la guerre civile arbore son lugubre drapeau, la lutte s'engage, le fleuve devient rouge de sang, mais le flot révolutionnaire monte toujours. Bientôt arrivent les phalanges guerrières de l'armée; mais les généraux que l'ennemi avait épargnés sur le champ de bataille périssent entre les bras de la patrie, et les soldats excités à la vengeance par la mort de leurs chefs sont noyés dans leur propre sang, et le flot révolutionnaire monte toujours. Il allait déborder, Messieurs, et engloutir dans ses abîmes la propriété, la famille et la civilisation française, lorsque Dieu touché de la prière des saints, fit apparaître l'arc-en-ciel des peuples, l'archange de la Providence. En effet, voyez comme le Prêtre-Pontife animé d'un courage invincible, et poussé par une force supérieure à l'homme, monte sur le rempart

même, derrière lequel la révolution agitait ses vagues tumultueuses; et là, debout en face du génie du mal, il présente à son peuple le rameau de la paix. Son héroïsme était trop grand, il méritait la récompense du martyr, il la reçut; il est frappé à mort, il tombe, son sang coule et aussitôt le flot révolutionnaire recule épouvanté, pour aller, de génération en génération, apprendre aux enfants des hommes que lorsqu'il est question de sauver la patrie, la présence du prêtre n'est jamais inutile.

#### Le sort de sir John Franklin.—L'expédition de Lady Franklin.

On sait enfin à quoi s'en tenir sur le sort de Sir John Franklin. Cet intrépide navigateur et ses généreux compagnons ont sacrifié leur vie à la science et au service de leur pays. On ne doutait plus depuis longtemps de l'issue malheureuse de l'expédition, mais tous les efforts tentés pour en acquérir la certitude, n'avaient amené jusqu'à ce jour aucun résultat.

Lady Franklin avait organisé une dernière expédition sous le commandement du Capt. Mac-Clintock, qui vient d'arriver à l'île Wight. Le Capitaine Mac-Clintock a trouvé sur la côte de l'île du Roi-William, un journal de l'expédition de sir John Franklin, allant jusqu'au 24 avril 1848; et signé par les Capitaines Crozier et Fitz-James. On apprend par ce journal que les célèbres bâtiments *Erèbe* et *Terreux* ont été abandonnés, le 22 Avril 1848, au milieu des glaces, et que les 105 hommes qui composaient alors l'expédition se sont dirigés vers la rivière que les Anglais appellent Fish-River. La mort de ces hommes n'est que trop certaine. Quand à Sir John Franklin, il était mort d'après ce journal, dès le 11 juin 1847. On a trouvé, outre ce journal, des traces nombreuses de l'expédition, des livres, des armes, un bateau construit pour remonter la rivière, et des débris de toutes sortes.

#### LES DRAMES DE LA MER.

##### Une histoire de naufrage.

Hélas! l'histoire des naufrages continue toujours à être féconde en drames émouvants et douloureux! Naguères les journaux redisaient un des épisodes les plus navrants dont fassent mention les annales de la navigation: c'est la perte du *Constant*, navire marchand appartenant à M. Pellegrims d'Anvers. En voici les détails tels que les rapporte une feuille d'Anvers:

« Le *Constant* est parti de Sydney, le 14 du mois de juin 1858, pour se rendre à Manille. Ce fut le 12 juillet, entre quatre et cinq heures du matin, qu'il allât se briser sur un rocher, situé à 70 degrés 5 minutes, latitude méridionale, et 155 degrés 25 minutes longitude.

« Au moment où le *Constant* échoua, le récif se trouvait sous l'eau. A marée basse il était complètement découvert, et l'on put voir qu'il avait une étendue considérable.

« On descendit dans les embarcations. Le capitaine et douze hommes se placèrent dans la chaloupe; les six autres eurent le canot. Les marins n'avaient pas eu le temps de sauver leurs effets. Le capitaine voulait que les deux embarcations se dirigeassent ensemble vers Manille. C'est ce que l'on fit pendant

quarante cinq jours. Au bout de ce temps, on n'avait pas encore rencontré un seul navire. Deux jours après le naufrage, on avait abordé la petite île de Bartholomé pour y faire de l'eau, mais on n'avait pas osé pénétrer dans l'intérieur de l'île, de crainte des insulaires. Après deux autres jours, on arriva à une autre île du même groupe, mais on y chercha vainement de l'eau potable.

“ Comme au bout de quarante cinq jours les vivres et l'eau étaient presque entièrement épuisés, le capitaine Hyttenhoven permit à la petite embarcation, qui marchait mieux que la grande, de se séparer de celle-ci.

“ La séparation fut navrante. Tous ces malheureux, qui déjà, durant les quarante cinq jours écoulés, avaient souffert ensemble plus qu'on ne saurait s'imaginer, pleuraient comme des enfants à l'idée seule de ne plus se revoir.

Deux jours plus tard, la petite embarcation atteignit l'une des îles Pelew. Les cinq naufragés résolurent unanimement d'aller à terre; quand même ils devraient périr des mains des sauvages naturels, cette mort leur paraissait, dans tous les cas, moins cruelle que celle que la faim et la soif ne pouvaient manquer d'amener. Dans tous les cas, et comme ils étaient armés, ils étaient décidés à vendre chèrement leur vie.

“ Le canot aborda. Quatre hommes se rendirent à terre pour reconnaître le pays. Le nommé Voet resta seul dans l'embarcation. Il attendit longtemps le retour de ses camarades. Enfin ils revinrent accompagnés d'un noir, qui l'invita à quitter l'embarcation. Voet suivit les autres dans l'île.

“ En quittant Voet pour explorer l'île, les quatre marins avaient suivi la côte. Après avoir marché pendant plus d'une heure, ils aperçurent trois noirs endormis à l'ombre d'un arbre, sous la garde de deux chiens de forte taille.

“ Les matins s'étant mis à aboyer, ajoute la relation où nous puisons ces détails, les noirs s'éveillèrent, et l'un d'eux, qui semblait être le maître des autres, saisit son fusil déposé près de lui et fit mine de vouloir se défendre contre ceux qu'il croyait, sans doute, des assaillants. Nos marins ne tardèrent pas à lui expliquer par signes qu'ils n'en voulaient aucunement à sa vie. Aussitôt le noir fit taire les deux chiens et déposa son arme. Le matelot Juchter s'efforça de lui dire en espagnol ce qu'ils voulaient, mais le noir lui répondit en parlant Anglais et demanda s'il comprenait cette langue. Aussitôt Juchter se mit à lui raconter le naufrage du *Constant*, la navigation des naufragés, leur séparation, etc. Il finit en priant le noir de venir à leur aide.

“ Le roi, car, au dire des matelots, le noir devait porter ce titre, le roi promit de faire quelque chose pour eux.

“ Il exigea que nos marins lui remissent leurs armes et même leurs couteaux. Il leur demanda ensuite s'ils avaient de l'argent, et Juchter lui ayant avoué qu'il possédait 4 shillings, il les réclama, disant qu'il voulait les garder pour les rendre plus tard, lors que les naufragés quitteraient l'île. Inutile d'ajouter qu'ils n'ont jamais été rendus, pas plus que les autres objets appartenant aux marins, et dont le souverain et ses sujets ne tardèrent pas à se rendre maîtres. Accompagné de Voet, on pénétra dans l'île. Bientôt la petite troupe se vit entourée de sauvages. Le roi tâcha de les protéger tant bien que mal, contre les exigences quelque fois par trop cupides de ses sujets. Ainsi l'un des insulaires en voulait surtout, au pa-

lotot de baïette d'un des naufragés, et comme ce dernier ne se souciait pas de se séparer de son vêtement, le sauvage leva sa hache pour lui fendre la tête. Juchter se plaignit au chef qui lui remit un fusil chargé, en lui disant de brûler la cervelle au premier de ses sujets qui oserait les molester.

“ La population de l'île était d'à peu près 250 noirs. Les hommes allaient tous nus, les femmes n'avaient qu'une espèce de tablier. Nos matelots se nourrissent presque exclusivement de crabes qu'ils pêchaient à la côte, d'une espèce de pomme de terre et de quelques aliments qu'ils tâchaient d'obtenir des sauvages. Au bout de plusieurs jours, lorsque le roi fut convaincu qu'ils n'en voulaient à personne, il leur fit rendre leurs couteaux et leur fournit une cabane. Ils avaient beaucoup à souffrir du soleil, des rats et des moustiques.

“ Quelques jours après leur arrivée, Juchter eut le malheur de tomber dans un puits et de se casser une côte, ce qui le força à entrer à l'hôpital, et l'empêcha de signer la déclaration que ses camarades allèrent faire chez M. Charles de With, consul de Belgique.”

Voici maintenant des détails relatifs à la grande chaloupe. Ceux qui précèdent concernent la petite embarcation.

“ En quittant le navire, chaque homme recevait par jour une ration d'un biscuit et d'une pinte d'eau.

“ Après la première quinzaine, cette ration fut réduite à trois quarts, et plus tard à un demi biscuit et une demi pinte d'eau. Le temps fut très-beau pendant les premières semaines, mais fort mauvais les trois semaines suivantes. Lorsque la petite embarcation quitta la grande, le Capitaine Hyttenhoven se dirigeait sur Mindanao, une des Philippines. Malheureusement il ne put l'atteindre, et les vivres diminuaient tous les jours d'une manière effrayante... Nous avons déjà dit qu'à la fin les malheureux naufragés furent réduits à une extrémité tellement épouvantable, qu'ils se virent obligés pour assouvir leur faim, de se nourrir de chair humaine.

“ Lorsqu'il fut question de sacrifier une première victime au salut de tous, on était en train de tirer la courte paille pour savoir qui des misérables naufragés serait égorgé. Survint la réflexion : Et si le sort frappe le capitaine, qui est-ce qui dirigera le navire ? On se décide à ne pas comprendre le capitaine parmi ceux qui devront tirer au sort ; mais alors il s'élève des réclamations diverses. L'un des malheureux se plaint de ce que sa femme et ses enfants n'ont que lui pour les nourrir ; l'autre a une vieille mère qui ne peut exister sans le secours qu'il lui donne ; un troisième ne veut pas mourir parcequ'il est encore trop jeune. Bref, tous veulent vivre aux dépens de la vie de leur voisin.

“ A ce moment, un nègre de l'équipage se lève et fait une proposition qui concilie le tout. Ce nègre était venu à bord du *Constant* à Sidney avec deux de ses camarades, en remplacement d'un Norvégien, d'un Danois et d'un Hollandais. C'était un homme à la fleur de l'âge, très-fort, et sur lequel les affreuses privations endurées n'avaient pas exercé de ravages aussi funestes que sur la plupart de ses camarades.

“ Mes amis, dit-il, vous avez tous plus ou moins de raisons à chercher à prolonger votre vie ; je n'en ai aucune. Vous avez des familles, je n'ai personne au monde. Ne tirons pas au sort ; je consens à mourir pour tous, et puisse ma mort vous sauver ! C'est tout ce que je demande au bon Dieu.”

“ Et comme personne ne répondait, et comme tous

se faisaient, en baissant les yeux, de peur de trahir leur joie, l'héroïque noir tira son couteau et se le plongea dans le cœur.

« Malheureusement cet héroïsme ne suffit point pour sauver les survivants, et quelques jours après on se voyait dans la nécessité d'avoir recours à un autre sacrifice humain.

« Le cœur se brise, et la plume échappe des mains, en présence de ce drame que celui de *la méduse* ne surpasse point en péripéties horribles et en émotions douloureuses.

LOUIS D'AUZON.

## LES PREMIERS COLONS DE MONTREAL,

Par le Rev. Messire H. Rouxel, Prêtre de St. Sulpice,

LE 28 AVRIL 1857.

Messieurs,

Rien de plus attrayant dans l'histoire des nations, que d'étudier la naissance et l'accroissement des colonies, qui ont successivement peuplé l'univers; et dans l'histoire des colonies elles-mêmes, rien de plus intéressant que de rechercher les motifs si variés, si disparates, qui contrebalancèrent l'amour de la patrie dans le cœur des premiers fondateurs.

Quelquefois le sol natal, ruiné par la famine, ou naturellement stérile, ou surchargé d'une population excessive, ne peut plus nourrir tous ses enfants; alors il en déverse le trop plein sur des contrées désertes ou plus fertiles. Ainsi, quand l'Empire Romain expirait, épuisé de vieillesse et de débauche, les régions septentrionales de l'Europe jetèrent sur lui un essaim de nouvelles nations, sans se dépeupler elles-mêmes.

Le plus souvent, surtout depuis trois siècles, la fondation des colonies fut inspirée par la soif des richesses. Sans parler de ces compagnies de commerce, qui ressemblent à des républiques colossales, l'exemple le plus singulier que l'on puisse citer en ce genre, c'est bien ce nouvel Etat qui s'improvise dans une contrée, à peine connue il y a dix ans: le berceau de la Californie fut une mine, et ses premiers colons furent des chercheurs d'or.

N'a-t-on pas vu même des colonies dont les fondateurs furent des criminels ou des séditieux, que la société avait vomis avec horreur de son sein, ou qui, poursuivis par la justice vengeresse de la patrie, allaient sous d'autres cieux, cacher leur honte et chercher l'impunité? Eh! que fut Rome à sa naissance? Un amas de chaumières peuplées par des pâtres sauvages et des brigands!

D'autres fois, opprimés par l'injustice des lois ou le despotisme capricieux d'un tyran, des citoyens paisibles ont mieux aimé la liberté sur la terre d'exil, que l'esclavage au sein de la patrie. Sans les cruautés de Pygmalion, Carthage n'eût jamais existé. Et, si nous ouvrons l'histoire moderne, le Maryland a dû sa naissance à une troupe de fervents catholiques, qui, persécutés comme des criminels de lèse-majesté, parce qu'ils refusaient d'être des parjures et des apostats, allèrent planter la croix sur les bords du Chesapeake, et vivre en paix à son ombre. Oh! qu'elle était belle et pure cette colonie de confesseurs de la foi, qui renonçaient à leur patrie terrestre pour se soustraire aux séductions et aux tracasseries de l'erreur! Hélas! pourquoi faut-il qu'elle ait été presque aussitôt étouffée par des sectaires ingrats, que sa charité avait reçus à bras ouverts et réchauffés dans son sein? Honneur éternel aux premiers pèlerins du Maryland!

oui, car les motifs qui les animaient étaient saints et purs! mais il en est un, plus sublime et plus saint encore.

Tâchons de nous tracer le type, l'idéal d'une colonie. Imaginons des fondateurs et des colons, non plus poussés par la nécessité de chercher un refuge contre la misère ou la juste animadversion des lois, non plus animés par la soif de l'or ou l'esprit de révolte, non plus même inspirés par le juste et noble désir d'échapper à une oppression tyrannique. Concevons une troupe d'hommes d'élite, qui, s'oubliant eux-mêmes, sacrifient la vie douce et paisible que leur promet la patrie, pour aller vivre sur une plage barbare, travailler à la conversion des peuples sauvages, et périr sous leurs coups. En un mot, pour nous former le type le plus élevé, l'idéal le plus pur d'une colonie, il faut imaginer une colonie d'apôtres.

Une colonie d'apôtres! mais l'apostolat n'est-il pas exclusivement réservé aux émigrations individuelles? Une colonie d'apôtres! mais n'est-ce pas là une utopie, une brillante chimère? Non, Messieurs, une colonie d'apôtres n'est pas chose impossible. Eh quoi! Dieu ne peut-il pas réunir ensemble par les secrets ressorts de sa providence, un nombre suffisant d'hommes apostoliques pour en faire une colonie? et, s'il le faut, ne peut-il pas en créer tout exprès? Sans doute, il le peut; mais l'a-t-il fait? Dans tout le cours des siècles, nous en trouvons un exemple, un seul;... et cette colonie modèle, que l'on regarderait comme un beau rêve, si elle n'existait pas; cette colonie, fidèle expression de l'idéal que nous nous sommes tracé, son nom est déjà sur vos lèvres; c'est Montréal!! Oui, chère cité de Montréal, j'aime à t'admirer maintenant dans l'éclat de ta force et de ta beauté, couronnée de monuments superbes, élargissant ton enceinte pour recevoir un peuple d'enfants adoptifs dont tu fais le bonheur!... Mais j'aime bien mieux encore te contempler dans ton berceau. D'autres colonies ne sont parvenues qu'à force de travaux, à effacer la souillure originelle, qui stigmatisa leurs fronts naissants; mais, toi, ô cité de Marie, ton front fut toujours pur et sans tache! Que d'autres cités rougissent, quand on leur jette à la face les noms de leurs fondateurs! pour toi, le nom de tes pères est le plus beau titre à la gloire.

Un enfant se plaît à entendre raconter les hauts faits de ses ancêtres; son œil étincelle alors, son cœur bat avec violence, et il sent que lui aussi est capable de grandes choses, et que le même sang coule dans ses veines. Messieurs, je vais vous parler des premiers fondateurs de Montréal, vos illustres aïeux; le sujet que je développe n'a pas besoin que l'habileté de l'auteur y répande de l'intérêt; les faits parleront assez éloquemment par eux-mêmes; pour être intéressant, il suffit ici d'être vrai.

C'était vers la fin du règne de Louis XIII; le Canada, découvert depuis un siècle, n'avait encore d'autres habitants que des tribus féroces dont le nom seul était un épouvantail, qu'on ne pouvait entendre sans frémir. Aussi Québec n'était qu'un village; les possessions de la France sur les bords du St. Laurent se réduisaient à quelques postes isolés, et les chercheurs d'aventures s'éloignaient de cette contrée inhospitalière. Mais Dieu avait décrété qu'au cœur même de ces pays barbares, une cité serait fondée, qui, sous le nom et la sauvegarde de Marie, serait en même temps le boulevard extrême de la civilisation, et le foyer d'où la lumière de l'Evangile rayonnerait sur ces contrées, assises à l'ombre de la mort. Pour cette grande œuvre il suscita deux apôtres, un prêtre et un laïque,

M. Olier et M. de la Dauversière : ils étaient encore inconnus l'un à l'autre, et déjà tous deux avaient reçu d'en haut les mêmes lumières ; ils se rencontrent, se communiquent leurs desseins ; et la fondation d'une colonie dans l'île de Montréal est résolue.

Bientôt des magistrats, des grands seigneurs, des ecclésiastiques de condition, des dames de la première noblesse, s'estiment heureux et indignes d'être reçus parmi les membres de la *Compagnie de N. D. de Montréal*. Aussi ingénieux à cacher leurs libéralités qu'on l'est ordinairement à les produire, presque toutes n'étaient connues que de Dieu seul ; entr'autres, Madame de Bullion, à qui nous devons la fondation de l'Hôtel-Dieu, ne fut jamais désignée pendant sa vie, que sous le nom mystérieux de la *Bienfaitrice inconnue*. Leur modestie a su s'envelopper d'un silence si profond, que plusieurs de ces noms, que Dieu a inscrits, en lettres d'or, dans le livre de vie, se sont pour toujours dérobés aux recherches les plus laborieuses de l'histoire et à la juste admiration de la postérité. Afin de mieux apprécier la pureté des motifs dont ils étaient animés, écoutons-les eux-mêmes, exposant leurs projets dans une apologie authentique qu'ils firent imprimer sous ce titre : *Les véritables motifs des Messieurs et Dames de la Société de Montréal*.

“ Il ne faut pas mesurer, disent-ils, les pensées de Dieu avec les nôtres, ni estimer qu'il nous ait ouvert, à travers tant de mers, ces chemins auparavant inconnus, pour en rapporter seulement des *castors* et des *pelloterries*. Cela est bon pour la bassesse des desseins des hommes, mais trop éloigné de la majesté et de la profondeur de ses voies, et des inventions secrètes et admirables de sa bonté... Nous nous proposons de faire célébrer les louanges de Dieu dans un désert, où J.-C. n'a point été nommé, et qui, auparavant, était le repaire des démons.”

Ensuite ils réfutent les accusations de présomption et de témérité que l'opinion publique soulevait contre leur entreprise.

“ Comment avez-vous pu mettre dans votre esprit, qu'appuyés de nos propres forces, nous eussions présumé de penser à un si glorieux dessein ? Si Dieu n'est point en l'affaire de Montréal, si c'est une invention humaine, ne vous en mettez point en peine, elle ne durera guère ; ce que vous prédisez arrivera. Mais si Dieu l'a voulu, qui êtes-vous pour y contredire ? Appuyés sur sa parole, nous croyons que cette œuvre est de Dieu. Pour vous, qui ne pouvez ni croire ni faire, laissez les autres en liberté de faire ce qu'ils croient que Dieu demande d'eux.”

“ Vous dites que l'île de Montréal est trop proche des Iroquois, que les Français y seront exposés aux surprises et à la boucherie de ces barbares. Mais si, par la permission du ciel, nous ne pouvons ni convertir les Iroquois, ni les obliger d'avoir la paix avec nous, nous leur ferons une si juste, si sainte et si bonne guerre, que nous osons espérer que Dieu fera justice de ces petits Philistins qui troublent ses œuvres... Enfin si Dieu veut nous accepter pour victimes, en permettant que nous soyons pris et massacrés par les barbares, n'estimez pas, pour cela, vous voir délivrés de nous ; car, de nos cendres, Dieu en suscitera d'autres, qui feront encore mieux que nous.”

Messieurs, jugez-en par vous-mêmes : Ce ton noble et calme avec lequel ils développent et justifient un projet, imprudent et même extravagant aux yeux de

la sagesse humaine ; cet abandon filial à la divine Providence ; le succès qui, depuis deux siècles, a couronné leurs travaux, ne sont-ce pas là autant de caractères évidents, qui impriment à la fondation de Ville-Marie, le sceau des œuvres providentielles et divines ? Le premier pas était fait : le plan de la colonie était conçu, mais l'exécution n'en était pas facile ; car les conditions, proposées aux futurs colons, n'étaient rien moins que séduisantes. Aucun attrait pour la cupidité : point de mines d'or où l'on ramasserait à pleines mains le métal précieux ; point de peuples, doux et timides, à réduire en esclavage ; il fallait échanger la belle patrie pour une contrée peuplée de hordes farouches ; construire une cabane dans une île ouverte aux invasions des Iroquois, et en défricher le sol inculte, pour avoir de quoi vivre. Avec des offres pareilles, comment recruter des colons ? La divine Providence y a pourvu ; elle a préparé aux *Associés de la Compagnie de Montréal* de dignes coopérateurs.

À leur appel, cinquante-cinq hommes partent pour aller fonder la *Ville-Marie* ; et quelques années après, un renfort de cent-huit hommes vient relever la colonie sur le penchant de sa ruine ; leur chef était un gentilhomme français, Paul Chomedey de Maisonneuve, qui joignait à une prudence consommée et à un courage éprouvé, les sublimes vertus qui caractérisent les saints. Quel ravissant spectacle pour les anges et les hommes ! Dites-moi, Messieurs, connaissez-vous dans le cœur humain un motif assez fort pour inspirer, non pas à deux ou trois individus isolés, mais à toute une multitude, un sacrifice aussi généreux ? Pour moi, je n'en connais pas. Oui, ces hommes, suscités de Dieu, avaient pour mobile une inspiration qui venait d'en-haut. Et, en effet, chacun d'eux était un *Apôtre*, un *Martyr*, un *Héros* ; ce sont les trois points de vue sous lesquels nous allons les considérer.

## I.

D'abord, ils possédaient à un éminent degré l'esprit d'apostolat : c'était dans le dessein de procurer la gloire de Dieu et la conversion des Sauvages, que nos *ancêtres* s'arrachèrent aux douceurs d'une patrie heureuse et florissante ; comme les apôtres, ils pouvaient dire à ces infortunés : “ Ce ne sont pas vos biens, c'est vous-mêmes, que nous venons chercher de par-delà les mers ; non point pour vous réduire en esclavage, mais pour vous apporter la véritable liberté des enfants de Dieu.”

Ne pouvant agir sur ces êtres intraitables par la persuasion de la parole, ils se bornaient à une prédication, muette il est vrai, mais dont l'éloquence est irrésistible sur les cœurs les plus rebelles : le *bon exemple*. La cité naissante était un modèle de toutes les vertus. En lisant la relation naïve et touchante que le P. Vimont nous a transmise de leur tendre charité, de la pureté de leurs mœurs, de leur pitié sincère, et surtout de leur zèle ardent, nous nous sentons transportés en esprit jusqu'aux temps de la primitive Eglise, où chaque fidèle vivait comme un *saint*, en attendant que l'heure du *martyre* vint à sonner.

## II

C'est qu'en effet, à l'exemple de ces premiers Chrétiens, nos *pères* n'étaient pas seulement une colonie d'*apôtres* ; ils étaient encore un peuple de *martyrs*, qui mouraient en défendant la foi, plantée par eux sur les rives du St. Laurent—Et quelle mort ! grand Dieu ! ce n'était pas cette mort, qui foudroie d'un seul coup le guerrier dans l'enivrement de la ba-

taille; c'était une mort cruelle et obscure. Aujourd'hui, l'un tombe percé d'une flèche lancée par une main invisible, pendant qu'il se livre aux travaux de la moisson; une autre fois, après une attaque vigoureusement repoussée, on rapporte un colon, dont la chevelure a été cruellement scalpée, ou dont le crâne a été horriblement fracassé par le *casse-tête d'un sauvage*; un autre jour, le tintement lugubre du tocsin appelle les citoyens aux armes; on accourt, il est trop tard; déjà les Iroquois se retirent, entraînant avec eux une innocente victime, sur laquelle ils rassasieront, à loisir, leur froide barbarie par des tourments inconnus aux Nèron et aux Domitien.

Toutefois cette mort affreuse à laquelle chaque Montréaliste devait se tenir prêt tous les jours, ils ne la redoutaient pas; que dis-je, ils l'appelaient de tous leurs vœux, car le véritable apôtre ne soupire qu'après la palme du martyr. Oui, c'était l'espoir de verser leur sang pour Dieu, qui leur adoucissait une vie semée de fatigues et d'alarmes. Tous étaient pénétrés des sentiments si noblement exprimés par Lambert Closse, digne lieutenant de M. de Maisonneuve. Un jour, ses amis lui reprochaient la facilité extrême avec laquelle il s'exposait pour la défense de la Colonie, et lui représentaient qu'il se ferait tuer infailliblement. "Messieurs, répondit-il, je ne suis venu à Ville-Marie, qu'afin d'y mourir pour Dieu, en le servant dans la profession des armes; et si je savais que je ne dusse pas y périr, je quitterais le pays pour aller servir contre le Turc, afin de n'être pas privé de cette gloire." Jamais l'antiquité païenne n'entendit une réponse aussi magnanime.

Dés vœux si purs et si chrétiens méritaient d'être exaucés. Lambert Closse et la plupart des premiers colons obtinrent, l'un après l'autre, la couronne du martyr. Parcourez les actes de sépulture de la paroisse de Ville-Marie, pendant les premières années qui suivirent sa fondation: à part quelques enfants morts en bas-âge, le plus grand nombre ont péri sous les coups des Iroquois, ou des suites de leurs blessures. Ces registres sont le glorieux *martyrologe* de Montréal; il y a des pages dignes d'être ajoutées aux actes des martyrs.

### III.

Ne croyons pas cependant que ces apôtres zélés, ces généreux martyrs, ne fussent qu'un troupeau timide qui se laissait égorger sans résistance. Sans doute, ils n'étaient pas venus dans le dessein de guerroyer contre les sauvages, dont ils ne désiraient que le vrai bonheur; mais quand la colonie était en danger, tous les citoyens, quittant la paisible charrue, ou les humbles instruments de l'artisan, se trouvaient transformés en autant de héros. Oh! que d'exploits oubliés! que d'héroïsme inconnu pendant cette guerre d'un demi-siècle, qui ne fut jamais interrompue par un traité de paix ou par une trêve! — Hélas! un petit nombre de faits seulement sont parvenus jusqu'à nous! perte déplorable et qui ne peut plus se réparer; nos plus beaux titres de noblesse sont perdus pour jamais! Gardons-nous cependant d'accuser nos aïeux d'une coupable indifférence. Ils savaient mieux faire de grandes choses que les écrire; et d'ailleurs, l'héroïsme était chose si ordinaire à Ville-Marie, qu'il n'était pas remarqué; chacun s'imaginait, en faisant les actions les plus sublimes, s'acquitter d'une obligation commune, et ne pensait pas plus à rechercher les applaudissements et les louanges, que ses concitoyens à les lui donner. Mais, pour nous, enfants de ces héros inconnus à eux-mêmes, c'est un devoir sacré de recueillir, avec respect, la moindre parcelle de

ce trésor de gloire, dont ils étaient si peu soucieux. Je laisse à d'autres la noble tâche de célébrer les divers épisodes de cette lutte soutenue, corps-à-corps, par la civilisation contre la barbarie. Cependant, pour en donner un exemple, permettez-moi de raconter un exploit militaire, comparable à celui des Thermopyles.

Depuis près de vingt ans, Montréal, était pour ainsi dire bloquée par les Iroquois, qui venaient égorger ou enlever les colons jusqu'au seuil de leurs demeures. Mais une recrue de cent hommes étant venue relever la colonie, dix-sept Montréalistes commandés par le brave Dollard (d'autres écrivent Dolard) forment le projet audacieux d'aller porter la guerre au cœur du pays des Iroquois, afin de leur inspirer la terreur des armes françaises.

Leur mort est certaine: ils le savent; aussi commencent-ils par dire adieu à leurs frères d'armes; font leur testament; reçoivent les sacrements de l'Eglise avec une ferveur angélique, et s'engagent par un solennel serment prononcé au pied des autels, à n'accepter aucun quartier, et à combattre jusqu'au dernier souffle de vie. Ils partent donc et remontent le fleuve; ils n'ont pas comme Léonidas et ses Spartiates, la triste perspective d'aller sonper chez Pluton: les yeux élevés au ciel, ils contemplent dix-sept couronnes de martyrs suspendues sur leur tête.

Arrivés au Long-Sault, ils voient approcher trois cents Iroquois, qui descendaient pour tomber à l'improviste sur Québec et Montréal. Nos braves ont à peine le temps de se jeter dans un petit retranchement de pieux, que les Algonquins avaient anterois élevé sur la rive; et l'ennemi vient les assiéger. Les premiers chocés sont repoussés avec une vigueur incroyable; cachés derrière la palissade, les Montréalistes semblent se multiplier, tellement que les assaillants s'imaginent avoir affaire à toute une armée. Le cinquième jour, irrités de se voir tuer tant de monde, les Iroquois appellent à leur secours un renfort de cinq cents guerriers. Alors quelques sauvages chrétiens, que Dollard avait reçus comme auxiliaires, se rendent lâchement aux Iroquois et leur apprennent qu'il n'y a que dix-sept hommes dans l'enceinte. On refuse de les croire; pendant trois jours encore, le flot des barbares vient et revient se briser avec fureur contre la palissade; mais chaque nouvel assaut fournit à nos héros l'occasion d'un nouveau triomphe.

Persuadés enfin qu'une armée nombreuse est cachée derrière le retranchement, les Iroquois commencent à bâiller en retraite, quand les transfuges renouvelant leurs assurances, les décident à un effort désespéré. Furieux de rage et de honte, ils font retentir le rivage de hurlements farouches, donnent tête baissée sur l'enceinte, et malgré un feu meurtrier qui les décime, ils gagnent la palissade, et commencent à l'ébranler. En ce moment suprême, un mousquet plein de mitraille, lancé par Dollard par dessus le retranchement, retombe malheureusement au milieu des assiégés dont plusieurs sont tués ou mis hors de combat. Alors les Iroquois sont bréchés de tous côtés; mais à mesure qu'un pieu est arraché, un guerrier s'élançait à sa place, se présente comme un rempart vivant, et hache tout ce qui ose se présenter. Enfin, la porte est enfoncée, plus d'espoir. Les derniers héros fidèles à leur serment, se jettent, le sabre à la main, au milieu des rangs les plus épais, et après avoir vendu chèrement leur vie, tombent expirants sur les monceaux de cadavres qu'ils ont immolés. Les vainqueurs, épouvantés d'un triomphe si désastreux, veulent s'assurer par eux-mêmes du nombre des assiégés; il les

comptent : il n'y en a que dix-sept ; c'est à peine s'ils en croient leurs yeux. " Eh quoi ! se disent-ils, dix-sept hommes ont suffi pour arrêter pendant huit jours une armée de huit cents guerriers, et pour faire périr un si grand nombre des nôtres ! quelle folie, si nous allions attaquer ces hommes terribles, dans leurs propres foyers ! "—Et saisie d'effroi, la horde barbare se jette dans ses canots et regagne en toute hâte son pays.

Honneur et reconnaissance immortelle à ces braves qui imprimèrent aux sauvages la terreur des armes canadiennes, et qui, plus heureux que les Spartiates des Thermopyles, préservèrent leur patrie d'une invasion qui l'eût peut-être étouffée dans son berceau !

Messieurs, cessons donc de concentrer et d'épuiser notre admiration sur les héros de l'antiquité classique, dont le principal mérite fut, souvent, d'avoir été chantés par un grand poète, ou célébrés par un éloquent panégyriste. Montréal n'a rien à envier à la Grèce et à l'ancienne Rome. Qu'est-ce en effet que la guerre de Troie avec ces héros capricieux et boudeurs, qui comme des enfants mal-élevés, préludent au combat par des injures, si je la compare à ce siège, soutenu pendant cinquante années, dans un village sans défense, par une poignée de colons, contre les attaques perfides d'un peuple féroce et infatigable ?

Et la fuite d'Enée et de ses compagnons, chassés de leur patrie en cendres, et courant à l'aventure, de mer en mer, pour trouver un asile : quel sujet pauvre et mesquin, en comparaison de cette colonie de héros chrétiens, qui renonçant à une vie douce et calme dans la belle France, vont avec joie s'ensevelir tous vivants dans une région lointaine, qu'ils arroseront de leurs sucurs, qu'ils consacreront de leur sang ; et cela uniquement pour sauver leurs frères et leur procurer une éternelle félicité !

Oui, Messieurs, je ne crains pas de l'avancer, Homère et Virgile se seraient estimés heureux d'avoir à chanter la naissance et le berceau de Ville-Marie. Mais un pareil sujet ! ils n'en avaient aucune trace dans l'histoire ; ils ne pouvaient l'inventer ni même le soupçonner. Le génie de l'homme ne suffit pas pour cela ; la vraie Religion de Jésus-Christ, le Catholicisme seul, pouvait, je ne dis pas seulement exécuter, mais encore imaginer une colonie, dont chaque citoyen fut un Apôtre, un Martyr et un Héros !

En terminant cette faible esquisse de Montréal naissante, une question se présentait naturellement à mon esprit. Qu'elle est donc la vocation de cette colonie privilégiée ! Une aurore sans nuage est le signe précurseur d'un beau jour ; et Dieu, en veillant avec tant d'amour sur le berceau de Ville-Marie, avait sans doute sur elle de grands desseins ! Mais cette question, à mesure que je l'approfondissais, s'élargissait devant moi ; et si j'avais entrepris de la développer aujourd'hui, elle m'aurait entraîné bien au-delà des limites que je dois me prescrire. Elle pourra donc servir de matière à une autre lecture sur la *Vocation de la Colonie de Montréal*, où l'on étudiera les glorieuses destinées de cette ville, couronnée, dès son berceau, de la triple auréole de l'*Héroïsme*, du *Martyr*, et de l'*Apostolat*.

### LE VIEUX FAUTEUIL.

Après dix mois bien employés au collège, Charles Morency revenait gaiement chez son père, pour y

passer le temps des vacances. Le cœur lui battit fort en entrant dans l'avenue qui conduisait à la maison paternelle ; et lorsqu'il vit M. Morency passer le seuil de la porte et s'avancer les bras tendus vers lui, Charles sauta de la voiture, et courut se jeter au cou de cet excellent père. Après les premières caresses, on entra dans la maison, et le jeune écolier porta des regards étonnés autour de lui. Arrivé au salon, il s'écria :—Quel changement ! tous les vieux murs sont restaurés ; ici des meubles nouveaux, là des peintures rafraîchies ; quelle élégance, quel bon goût !—Je t'ai ménagé une autre surprise, cher enfant, je désire que tu en sois heureux.

Et le père conduisit alors Charles dans la petite chambre qu'il occupait durant les vacances. Il la lui montra ornée d'une bibliothèque, choisie pour son âge, de quelques jolis tableaux, et d'un commencement de cabinet d'histoire naturelle. Les meubles et la tapisserie étaient renouvelés, et leurs couleurs fraîches et gaies s'harmonisaient avec les *quatorze* ans de Charles. L'enfant embrassa vivement son père et le remercia d'abord par des regards étincelants de joie.—Oh ! comme vous m'aimez ! s'écria-t-il enfin.—De toute mon âme, mon fils, mais n'en juge pas seulement par le plaisir que je te cause aujourd'hui. Je n'aurais pu te le procurer, si ma position de fortune n'eût changé depuis peu ; et Dieu sait pourtant que je n'aimais pas moins mon Charles, lorsque je lui donnais moins.—Et moi aussi, je le sais, répondit l'enfant attendri. Chacune de vos bontés est restée gravée dans mon cœur.

Charles parcourut, pas à pas, son petit appartement. Il feuilleta les livres, admira les oiseaux empaillés, les coquillages, examina curieusement les vieilles médailles.—Quel plaisir de travailler dans ce délicieux cabinet ! dit-il. Mais, mon père, ajouta-t-il bientôt, j'espère que vous aurez aussi fait restaurer votre appartement ?—Je ne me suis pas oublié, répondit M. Morency en souriant, et si tu le veux, nous achèverons la soirée dans ma chambre.

Lorsque Charles eut visité le jardin, parcouru la maison depuis les greniers jusqu'à la cuisine, et gracieusement répondu aux compliments des gens de la maison, il fut dans la chambre de son père qui l'y attendait depuis quelques instants. Cette pièce était meublée avec une simplicité pleine de goût. Là encore, tout était neuf ; tout, hors un antique *fauteuil de bois de chêne*, recouvert d'une étoffe autrefois appelée *perse*, de couleur violette, parsemée de boutons depuis longtemps fanés, et *soigneusement rapiécés en divers endroits*.—Mon Dieu, mon père, s'écria Charles, en repoussant du pied le vieux meuble, comment ce vilain fauteuil a-t-il été oublié là ?—Il n'y a pas été oublié, mon fils, mais je l'y conserve avec amour. Ne te souviens-tu pas que toutes mes heures de loisir, je venais les passer ici sur ce même fauteuil ?—Oh ! c'était bon autrefois, lorsque tous nos meubles étaient vieux et laids comme lui ; mais aujourd'hui que vous pouvez choisir entre ces gondoles et ces jolis fauteuils, pourquoi donc le conserver ?—Tu es peut-être trop jeune, Charles, pour que je te le dise.—Ce vieux fauteuil, reprit l'enfant, dépare tout l'appartement ; et je crains, mon père, que ceux qui l'y verront, ne pensent que c'est manque de goût, ou bizarrerie de votre part.—Et certes, je ne voudrais pas qu'on me soupçonnât de vouloir me singulariser, car c'est là une sottise vanité, répondit M. Morency. Cependant, je m'exposerais à ce ridicule, plutôt que de faire ôter de là ce fauteuil.—Je ne puis croire, conti-

ma Charles, en regardant son père, qu'il y ait une raison sérieuse pour cela?—Elle est bien sérieuse, pourtant, reprit M. Momorency, d'un ton pénétré. *Ce fauteuil est pour moi, mon fils, un objet cher et sacré comme une sainte relique, comme un saint antel!*

Charles, sans savoir encore ce que voulait dire son père, comprit qu'il pouvait l'avoir blessé dans ses souvenirs, par quelques paroles légères, et se rapprochant de lui, il prit sa main qu'il baisa, en lui disant : —Pardonnez-moi, cher papa, si, sans le vouloir, j'ai attristé votre cœur. Et si vous me croyez digne de votre confiance, dites-moi l'histoire de ce fauteuil. —Pas à présent, répondit M. Morency, en souriant tendrement à son fils. Ne rendons pas si sérieuse ta première soirée des vacances. Demain, si tu le désires encore, je te raconterai pourquoi ce meuble m'est si cher et comment il se fait qu'après toi, c'est lui qui parle le plus à mon cœur. Le lendemain, une journée d'automne, déjà froide et pluvieuse, retint M. Morency et son fils à la maison. On alluma du feu dans l'appartement de M. Morency; et le soir, assis dans le *grand fauteuil de bois de chêne*, au coin de la cheminée, le père commença ainsi le récit que Charles avait plusieurs fois réclamé.

—Ce fauteuil était celui de ma mère! Ma mère, la plus sainte et la plus noble femme qui fut jamais! Demeurée veuve, lorsque j'avais à peine deux ans, elle renferma courageusement sa douleur au fond de son âme, pour s'occuper de l'éducation de ses enfants, soigner leur fortune, et pourvoir à leur établissement. Mon frère Raymond, et mes deux sœurs, beaucoup plus âgés que moi, quittèrent la maison paternelle, alors que je n'étais encore qu'un enfant. Mon frère prit du service dans l'armée. Isabelle, l'une de mes sœurs, se maria fort jeune; l'autre se fit religieuse. Resté seul près de ma mère, je fus toute sa consolation, et elle devint l'unique objet de mon amour. Aidée de notre curé, elle dirigeait admirablement mes études à ce premier âge; puis, elle souriait à ma gaieté, à mes jeux, et répondait à mes caresses d'enfant par ces baisers d'ineffable tendresse que donnent les mères! Ce fauteuil était alors placé dans sa chambre. Elle l'occupait quand elle travaillait à l'aiguille, quand elle faisait ses lectures pieuses, et encore dans les longues soirées d'hiver, lorsque, me prenant sur ses genoux, elle m'enseignait à connaître Dieu, à le prier, ou bien me racontait de sa douce voix quelque délicieuse histoire. Quand ma mère parlait, mes yeux restaient attachés sur elle avec amour. J'avais foi dans tout ce qu'elle disait, dans ce qu'elle me promettait de bonheur, si j'étais toujours sage et bon! J'aimais ses traits, à qui la vertu et l'amour maternel donnaient une expression si touchante! J'aimais les mots dont elle se servait, j'aimais ses récits, sa morale, j'aimais tout, jusqu'à ce *grand fauteuil violet* qui nous réunissait chaque soir.

J'arrivai ainsi à l'âge de treize ans, ne connaissant que mes livres et les grands arbres du bois, et les baisers de ma mère, croyant hélas! que le bonheur de l'enfance n'avait point de fin! Je fis ma première communion. Les entretiens et les leçons devinrent alors plus graves, mais sans rien perdre de leur douceur. Ma mère m'éclaira sur les devoirs du chrétien et de l'homme d'honneur. Elle me donnait des principes sûrs, sans rigorisme, et me montrait le bonheur dans la vérité surtout, et dans le contentement de soi. Mon caractère était emporté, mes passions annonçaient devoir être vives; ma mère combattait mes défauts avec sa douceur ordinaire. Elle me disait souvent :—A quoi te serviraient ta raison et ton

intelligence, si elles ne suffisaient pas pour le corriger? Travailler à te vaincre, cher Aymar, c'est travailler à ton bonheur. Un homme, à part même l'idée religieuse, doit avoir de l'empire sur lui-même, pour ne pas perdre son bon jugement dans un moment de violence, et se sauver du remords qui suit toujours les égarements des passions. Oh! le remords! que Dieu et le souvenir de ta mère te préservent toujours de ses tortures!—J'avais quatorze ans, ton âge, mon Charles, ma mère quittait plus rarement sa chambre, abandonnait le soin de sa maison à des domestiques éprouvés, faisait de plus longues prières et s'attendrissait en m'embrassant. Vaguement inquiet de ces changements, j'en parlai au curé de notre paroisse, qui était son confesseur et notre ami. —Mon enfant, me répondit-il, votre illusion a été longue! A la mort de son mari, votre admirable mère fut mortellement frappée au cœur. Une maladie de langueur commença alors. Elle s'est soignée, elle voudrait vivre à cause de vous, et pourtant mon fils, cette vie s'éteint peu à peu. Le réveil se fera dans les cieux; prenez courage, pauvre enfant, et cachez votre douleur.

Je courus dans le bois voisin, loin de ma pauvre mère, jeter mes premiers cris de désespoir et verser mes premières larmes! Lorsque je revins près d'elle, j'espérais être plus calme; mais ma figure devait être étrangement bouleversée, car ma mère me dit en m'attirant sur son cœur :—Qui t'a parlé de moi?... tu le sais donc, cher Aymar, que Dieu va nous séparer pour un peu de temps? Ce n'est qu'une absence, mon enfant bien-aimé, ne pleure pas. Dieu, le père de tous, nous réunira un jour. Aymar ne le crois-tu pas ainsi?—Oh! ma mère, lui dis-je à travers mes sanglots, je suis sans force devant ce malheur si imprévu!—Je le prévois, moi, depuis longtemps, reprit-elle, et je m'y suis préparée chaque jour; chaque jour, mon pauvre enfant, je me disais en recevant tes caresses: Bientôt séparés!—Ne parlez pas ainsi, ma mère, disais-je avec désespoir. Après vous, il ne me resterait plus rien sur la terre.—*Il te restera la foi du chrétien*, continuait-elle, la force d'âme que tout homme doit avoir, *il te restera mon souvenir*. Mais je veux, Aymar, que ce souvenir te soit doux! qu'il te suive partout, comme tu suivrais un ami, pour te guider et te consoler. Nous cessâmes de parler, et nous pleurâmes doucement ensemble; elle, sur ce même fauteuil, Charles, moi, à genoux près d'elle, baisant ses mains blanches et amaigries.

Malgré tout le courage qu'elle me montrait, cette scène hâta peut-être sa fin. Depuis ce jour elle fut sensiblement plus affaiblie. Comme elle se trouvait très-souffrante dans son lit, elle ne quitta guère plus son *fauteuil* durant les cinq semaines qu'elle vécut encore. Ma sœur Isabelle accourut près de nous, quand elle apprit l'état de ma mère. La malade fut très-consolée en la revoyant. Elle pensa que nous serions deux pour nous soutenir dans l'affreux moment. Ma mère adorée reçut tous les sacrements de l'Eglise avec la piété la plus vive. Elle y puisa un courage surnaturel, et prenant ma main, elle me dit avec cet accent et ce regard qui allaient toujours au fond de mon âme :—Aymar, la mort ne sépare pas autant qu'on le croit; l'âme de la mère doit toujours se rapprocher de celle de l'enfant. Ne me pleure pas comme si tout était fini. Si Dieu m'appelle à lui, il ne m'arrache pas à toi tout-à-fait. Quand tu seras affligé, quand ta conscience sera inquiète, ou indécise, appelle-moi, appelle Dieu et la mère, et ils te viendront en aide, sois-en sûr.

Elle se reposa un peu, puis elle reprit :—Je ne suis qu'une faible femme, et pourtant, mon fils, je veux te donner l'exemple du courage. Le secret de ma force, vois-tu, c'est ma foi ! Je crois fermement que mon âme est immortelle ! que Dieu est miséricordieux, que les fautes de ma vie seront rachetées par la mort du Sauveur, ajouta-t-elle, en regardant un crucifix placé près d'elle. Je crois que si je te laisse pour un peu de temps, un jour tu viendras à moi, *chrétien*, toi aussi, n'est-ce pas, mon Aymar ?

—Chrétien pour retrouver ma mère ! m'écriai-je en laissant tomber ma tête sur ses genoux.—Que Dieu te pardonne ce mot dans ce jour de douleur, mon pauvre enfant ! Plus tard tu voudras être chrétien, parce que là est le devoir, et la vérité.

Epuisée par cet entretien, ma mère eut un long évanouissement. Nous l'entourions fondant en larmes. Elle ouvrit les yeux encore une fois, et ses yeux me cherchaient :—Un dernier baiser, me dit-elle d'une voix faible. J'approchai mon front de ses lèvres mourantes. Puis elle embrassa ma sœur, nous bénit tous deux, porta ses regards vers le crucifix, et rendit à Dieu sa belle âme, si tendre et si forte !

Et cela encore *sur ce fauteuil*, mon fils, ajouta M. Morency, en essuyant les larmes qui coulaient sur son visage.

CLÉMENTINE MARIE.

(A Continuer.)

## SAINTE-CECILE. [1]

Une voix dit : Écrivez : "Heureux ceux qui ont été appelés au souper des noces de l'Agneau !" APOCAL.

### I.—LES NOCES.

La nuit était avancée ; un brillant cortège nuptial sortait de la maison du sénateur Cæcilius Metellus, et conduisait la jeune épouse à la demeure de son époux. Le doux son des flûtes et des cythares se mêlait à la voix des chanteurs, qui répétaient des hymnes antiques en l'honneur de l'hymen ; des jeunes gens portant des torches devançaient le cortège, au centre duquel s'avancait l'épousée, précédée par des matrones et par de beaux enfants couronnés de fleurs qui semblaient lui tracer le chemin. Elle était belle aussi d'une beauté sérieuse et chaste, et elle paraissait recueillie dans des pensées qui n'étaient pas celles d'une fiancée, à la fois heureuse et timide. Ses belles mains seraient sur sa poitrine un livre à la couverture d'ivoire incrustée d'or, trésor précieux, sans doute, que la jeune fille emportait de la maison paternelle à la maison de son époux. Les matrones qui l'entouraient remarquèrent qu'elle parlait à voix basse ; elles prêtèrent l'oreille, et elles entendirent la douce voix de Cécile qui redisait :

—Que mon cœur et mon corps demeurent sans tache, afin que je ne sois point confondue !

—Ma fille, lui dit une des dames qui se trouvaient auprès d'elle, songez à vous rendre agréable à votre époux.

—Je songe, en effet, répondit-elle, à plaire à celui que j'ai choisi.

—Imitez votre aïeule Caïa Cæcilia, le modèle des femmes romaines.

—Mon modèle est sans cesse devant mes yeux, répartit-elle en levant au ciel son noble regard.

En parlant ainsi, elles arrivèrent au seuil du palais de Valérien, situé dans la région transibérienne, sur la voie *Salutaris* ; le portique de marbre s'avancait, orné de draperies blanches, sur lesquelles se dessinaient des festons de fleurs et de verdure, et là, Valérien attendait Cécile. Il suivit l'ancien usage, et lui demanda :

—Qui êtes-vous ?

—Là où vous serez Caïus, je serai Caïa, répondit-elle.

Et cette formule antique prit sur ses lèvres un inexprimable accent de grâce et de douceur.

Et elle entra dans la maison, pendant que le chœur célébrait, dans des strophes joyeuses, le dieu de l'hyménée.

Elle prit place dans le *triclinium*, au souper des noces, et, après le repas, les matrones la conduisirent jusqu'aux portes de l'appartement nuptial, décoré de tout le luxe de Rome, Rome qui avait rendu la terre tributaire de ses armes. Les esclaves voulurent détacher son voile, couleur de flamme, et dénouer ses cheveux, tressés autour d'un javelot ; mais elle refusa leurs services, les renvoya, et, après avoir posé le livre qu'elle n'avait pas quitté, sur une table de porphyre, elle resta debout, immobile et plongée dans ses pensées. Son cœur, dans ses battements pressés par la crainte, soulevait sa robe, ses genoux fléchissaient ; mais elle parvint à dominer ses angoisses, et, élevant ses mains et ses yeux vers le ciel, elle répéta les paroles sacrées :

—Que mon cœur et mon corps demeurent sans tache, afin que je ne sois pas confondue !

Au même instant, la porte de l'appartement s'ouvrit et Valérien entra.

Elle s'avança vers lui d'un pas ferme, et, arrêtant sur l'aimable visage de son époux son regard calme et pur, elle lui dit :

—O jeune et tendre ami, j'ai un secret à vous confier, mais jurez-moi que vous saurez le respecter.

Valérien jura, en prenant à témoin le nom de ses ancêtres et les dieux protecteurs de sa maison.

—Sachez donc, reprit-elle, que je suis chrétienne et consacrée à mon Dieu par un vœu plus sacré, plus inviolable que celui qui lie les vestales à l'autel de leur déesse. Je n'appartiens qu'à lui ; et si vous m'aimez d'un cœur sincère et d'un amour sans tache ; si vous respectez mes vœux, vous verrez l'ange qui me garde, et vous aurez part aux faveurs de mon Dieu.

Quoique Valérien fût encore païen, le langage des chrétiens ne lui était pas inconnu : car déjà, selon l'expression de Tertullien, "les chrétiens remplissent les cités, les bourgades, les municipales, les camps, le forum,"—et peu à peu leurs idées, leurs opinions, leurs vertus s'infiltraient dans la masse païenne, et préparaient les cœurs droits à recevoir une plus complète lumière. Mais une crainte tourmentait l'esprit de Valérien :

Cécile, dit-il à son épouse, si vous êtes conduite par l'Esprit de Dieu, je ferai ce à quoi vous m'exhortez ; mais si vous aimez un autre homme, je vous percerai de mon glaive l'un et l'autre.

—Je n'aime que mon Dieu, répondit-elle ; vous, je vous chérirai comme un frère, si vous vous rendez à mes vœux, et si vous consentez à recevoir le baptême. Alors, je partagerai ici-bas vos joies et vos peines, et dans les cieux, je serai la compagne de votre félicité éternelle. Rejetez les idoles, ô Valérien, croyez au Dieu unique, vivant et véritable, qui règne dans les cieux, et consentez à être purifié dans les

(1) Tiré des Actes véritables de la Sainte, et des plus anciennes liturgies, publiées par dom P. Guéranger, abbé de Solesmes.

eaux de la fontaine qui jaillit éternellement.

Il garda longtemps le silence et réfléchissait profondément.

La nuit était à son terme ; l'aurore se levait et baignait dans ses flots de pourpre et de safran les monuments de Rome.

—Voyez, dit Cécile, voyez cette lumière qui se lève si pure sur les sommets du Soracte, elle n'est que ténèbres en comparaison de la clarté qui viendra illuminer votre cœur !

Et quel est celui qui me purifiera ?

—Il existe un vieillard qui purifie les hommes.

—Où le trouverai-je ?

—Sortez de la ville par la voie Appienne ; allez jusqu'à la troisième colonne milliaire. Là vous trouverez des pauvres qui demandent l'aumône à ceux qui passent. Je prends soin de ces pauvres, et ils connaissent mon secret. Quand vous serez auprès d'eux, vous leur donnerez mon salut de bénédiction, et vous leur direz : "Cécile m'envoie vers vous, afin que vous me fassiez voir le saint vieillard Urbain ; j'ai un message secret à lui transmettre." Arrivé en présence du vieillard, vous lui direz les paroles que je vous dis en ce moment ; il vous purifiera et vous revêtira d'habits nouveaux et blancs ! . . .

Valérien obéit ; une grâce secrète agissait dans son âme, et, vaincu par les doux accents de Cécile, il était déjà chrétien avant que d'avoir reçu le baptême. Il sortit du palais, s'achemina vers la voie Appienne, et trouva les mendiants, confidents de Cécile ; il leur répéta les paroles de la vierge, et ils le conduisirent dans un champ de vignes, où s'élevaient quelques ruines informes, qui peut-être remontaient jusqu'aux jours des Tarquins. Un des mendiants souleva une large pierre, adroitement cachée par les ceps de vigne, découvrit un escalier qui s'enfonçait dans les entrailles de la terre, et il dit à Valérien :

—Descendez ces marches, mon frère, et vous trouverez le Saint-Père Urbain. Que la paix soit avec vous.

Valérien avait un cœur qui ne connaissait pas la crainte ; il descendit le sombre escalier, en s'attachant de la main à la muraille qui le guidait ; enfin, une faible clarté parut à ses yeux, son pied toucha la terre et il se trouva dans une galerie voûtée, basse, éclairée de distance en distance par des lampes en forme de nacelles, qu'une chaîne de bronze rattachait aux clefs des voûtes. Ses yeux erraient avec surprise sur les murs de la galerie, qui offraient une suite continue d'inscriptions sépulcrales, gravées avec le poinçon sur des tables de marbre ou de granit, enchâssées dans le tuf.

On y lisait :

*A Faustine, vierge intrépide,  
Qui vécut vingt et un ans en paix  
Le cinquième des calendes de Novembre.*

*Ici a été posé  
Pour dormir, Gorgonius,  
Ami à tous et ennemi  
de personne.*

Des signes mystérieux accompagnaient ces épitaphes. On voyait sur ces lits funèbres les images riannes de la vie ; des colombes prenant leur essor, des agneaux, des cerfs se désaltérant à un flot limpide, des palmes triomphantes, des rameaux d'olivier, des

couronnes, et d'autres symboles de paix, d'innocence et de douceur.

A ces signes, Valérien reconnut le *dortoir* (cimetière) des chrétiens.

Il rencontra, à un détour de la galerie, un fossoyeur qui, tenant en mains le pic et le ciseau, s'occupait à creuser une nouvelle maison dans cette ville funèbre. Le vêtement brun de cet homme était marqué de plusieurs croix aux genoux et aux épaules ; une lampe, posée près de lui, éclairait son travail. Il salua Valérien et lui dit :

—Vous cherchez un de nos frères ?

—Je cherche le vieillard Urbain.

—Vous le trouverez au fond de cette galerie. Il prie auprès du tombeau du bienheureux apôtre Pierre.

Valérien poursuivit sa route, et, au fond de la crypte, il trouva une salle plus haute, éclairée par la clarté de plusieurs lampes qui brûlaient devant un autel. Au pied de cet autel, un vieillard était à genoux, et semblait méditer profondément. Ce ne fut qu'au second appel de Valérien qu'il releva sa tête entourée d'une couronne de cheveux blancs, et empreinte à la fois de grandeur et de simplicité. L'époux de Cécile l'aborde avec respect, et lui raconte l'entretien de la chambre nuptiale. Le Pontife, ravi de joie, tombe à genoux, et, levant ses bras vers le ciel, il s'écrie, les yeux pleins de larmes :

—Seigneur Jésus-Christ, auteur des chastes résolutions, recevez le fruit de la divine semence que vous avez déposée au cœur de Cécile. Bon Pasteur, Cécile votre servante, comme une éloquente brebis, a rempli la mission que vous lui aviez confiée. Cet époux qu'elle avait reçu comme un lion impétueux, elle en a fait, en un instant, le plus doux des agneaux. Si Valérien ne croyait pas déjà, il ne serait pas venu ici. Ouvrez, Seigneur, ouvrez la porte de son cœur à vos paroles, afin qu'il reconnaisse que vous êtes son Créateur, et qu'il renonce au démon, à ses pompes et à ses idoles.

Valérien croyait, et il renonça au démon, à ses pompes et à ses idoles.

Le Pontife versa sur son front l'eau qui purifie les âmes, le revêtit de l'habit blanc des néophytes, et le renvoya vers Cécile.

Elle tressaillit de joie à l'aspect de ce vêtement blanc, qui lui annonçait que son époux était vraiment son frère, et qu'elle avait amené une brebis nouvelle au troupeau du Bon Pasteur. Le ciel se réjouissait avec elle, et tout à coup l'ange protecteur de Cécile, parut à leurs yeux, rayonnant d'une beauté céleste. Il tenait deux couronnes de lis et de roses, et, les plaçant sur le front de Cécile et de Valérien, l'esprit bienheureux leur dit :

—Méritez de conserver ces couronnes par la pureté de vos cœurs : c'est du jardin du ciel que je vous les apporte. Ces fleurs ne se faneront jamais ; leur parfum sera toujours aussi suave ; mais personne ne pourra les voir qu'il n'ait mérité comme vous, par sa pureté, les complaisances du Ciel. Maintenant, ô Valérien, le Christ, Fils de Dieu, m'a envoyé vers vous pour recevoir toute demande que vous auriez à lui adresser.

—J'ai un frère, répondit Valérien, et rien en cette vie ne m'est plus doux que son affection ; il serait cruel à moi, qui suis maintenant affranchi du péril, de laisser ce frère bien-aimé en danger de se perdre. Je réduirai donc toutes mes demandes à une seule ; je supplie le Christ de délivrer mon frère Tiburce, comme il m'a délivré moi-même, et de nous rendre tous

deux parfaits dans la confession de son nom.

L'ange, à ces mots, tourna vers Valérien un visage rayonnant de douceur et de joie, et lui dit :

— Parce que vous avez demandé une grâce que le Christ est encore plus empressé de vous accorder que vous ne l'êtes vous-même à la désirer, de même qu'il a gagné votre cœur par Cécile, sa servante, ainsi vous même vous gagnerez le cœur de votre frère et tous deux vous arriverez à la palme du martyr.

L'ange disparut à leurs yeux, et les deux époux confondaient leurs âmes dans un entretien plein de douceur, quand Tiburce, le frère bien-aimé de Valérien, entra dans la chambre.

## II. — VALÉRIEN ET TIBURCE.

Le jeune homme s'approcha de Cécile et la baisa au front ; mais aussitôt il s'écria :

— D'où vient Cécile, cette odeur de roses et de lis, en la saison où nous sommes ? Quand je tiendrais dans mes mains le plus odorant faisceau de fleurs, il ne répandrait pas un parfum égal à celui que je respire. Cette merveilleuse senteur me transporte ; il semble qu'elle renouvelle tout mon être.

Valérien lui révéla en peu de mots la vérité.

— Est-ce un songe, ô mon frère, s'écria Tiburce, ou parlez-vous sincèrement ?

— Jusqu'ici, répondit l'époux de Cécile, notre vie n'a été qu'un songe ; maintenant nous sommes dans la vérité.

— Comment le savez-vous ?

— L'ange de Dieu m'a instruit, et vous pourrez voir vous-même cet esprit bienfaisant, si vous voulez vous purifier de la souillure des idoles.

— Pourquoi me faites-vous cette demande ?

A ce mot, Cécile, à son tour, prit la parole. Nourrie dès son enfance dans la doctrine évangélique, elle possédait, mieux que son époux, le langage qui pouvait démontrer à un païen le néant de ses idoles. Empruntant les arguments des prophètes, des apologistes, des chrétiens devant leurs juges, elle démontra victorieusement le néant des dieux que le monde adorait ; une suave éloquence décollait de ses lèvres, et pénétrait le cœur de Tiburce comme un rayon bienfaisant. Il s'écria enfin avec enthousiasme :

— Oui, il en est ainsi ; et qui ne le comprend pas est descendu jusqu'à la brute !

Cécile, transportée de joie, le serra dans ses bras, en disant :

— C'est aujourd'hui que je vous reconnais pour mon frère. L'amour du Seigneur a fait de votre frère mon époux ; le mépris que vous professez pour les idoles fait de moi votre véritable sœur. Allez recevoir la régénération ; vous obtiendrez le pardon de vos fautes.

Tiburce hésitait encore ; il craignait les supplices et la mort : la parole de Cécile, qui déjà l'avait éclairé, le fortifia. Elle leva ses doutes, dissipa ses craintes, lui révéla ce qu'était le Christ, et fit entrer dans son âme, avec le mépris des tourments, l'amour, l'invincible amour dont elle brûlait elle-même pour le Dieu qui nous a aimés jusqu'à la croix. Le jeune homme éclatait en sanglots ; il soupirait après le baptême, il aspirait déjà au martyre, et, se tournant vers Valérien, il lui dit :

— Frère chéri, prenez pitié de moi ! tout retard m'effraie ; je ne puis plus supporter le poids qui m'accable. Conduisez-moi de suite devant l'homme de Dieu, je vous en supplie, afin qu'il me purifie et me fasse participer à cette vie dont le désir me consume !

Valérien, rempli de joie, conduisit aux Catacombes la nouvelle conquête de Cécile. Tiburce reçut le baptême ; mais la vue des palmes et des couronnes gravées sur les sépulcres des martyrs alluma dans son âme l'ardeur des combats sacrés. Il songeait à la prédication de l'ange, et il pressait de ses vœux le moment où elle devait s'accomplir.

Cécile et ses frères goûtèrent quelques jours de paix, sanctifiés par la prière et les bonnes œuvres, embellis par le charme des plus pures affections, et par la douceur des plus magnifiques espérances. Mais ces jours furent abrégés : ils ne cachaient pas leur foi ; — et d'ailleurs, leurs œuvres la trahissaient ; — et les deux frères furent maudés à la barre du tribunal de Turcius Almachius, préfet de Rome. L'interrogatoire fut long ; mais les deux frères ne faiblirent ni devant les menaces, ni devant les supplices. On remarque dans les réponses de Valérien une douce gravité ; dans celles de Tiburce, une ardeur impétueuse ; et tous deux, également fermes, furent condamnés à périr par le glaive.

On les entraîna au lieu du supplice, sans qu'il fût permis à Valérien d'adresser un dernier adieu à la compagne de ses combats, lorsque le greffier Maxime, que leur courage avait touché, les interrogea sur cette vie future, vers laquelle ils semblaient courir avec tant d'allégresse. Les deux frères lui répondirent, et leurs paroles enflammèrent son cœur.

— Je crois, dit Maxime à son tour, et je veux être baptisé.

— Écoutez, dit Valérien : persuadez aux gens qui doivent nous immoler de nous conduire à votre maison, ils nous y garderont à vue ; ce n'est que le retard d'un jour. Nous ferons venir celui qui doit vous purifier, et vous recevrez bientôt l'accomplissement de nos promesses.

Maxime ne balança point : les calculs de la vie présente, ses craintes, ses espérances, n'étaient plus rien à ses yeux. Il obéit aux martyrs, et arrivés à sa maison, les deux frères continuèrent à lui parler de Jésus-Christ.

Cependant, Cécile avertie par un message de son époux, accourut, amenant avec elle des prêtres, afin de recueillir la moisson déjà mûre pour les greniers du Père céleste. Maxime, sa famille, les soldats, reçurent le baptême, et Cécile eut, avec son époux et son frère, une dernière entrevue sur le seuil de l'éternité.

L'aurore parut enfin au ciel, belle et splendide comme le jour où la fille de Cécilius avait envoyé son époux aux Catacombes. C'était le dix-huitième jour des calendes de mai. Tous les confesseurs gardaient le silence ; Cécile le rompit par ces paroles du grand apôtre des gentils :

— Soldats du Christ ! rejetez les œuvres de ténèbres, et revêtez-vous des armes de la lumière ! Vous avez dignement combattu, vous achevez votre course, vous avez gardé la foi ! Marchez à la couronne de vie que vous donnera le juste Juge, à vous et à tous ceux qui aiment son avènement.

Les confesseurs se rendirent volontairement au temple de Jupiter, où, une dernière fois, on leur offrit la vie au prix de l'apostasie ; une dernière fois, ils refusèrent, et les nobles têtes de Tiburce et de Valérien tombèrent sous l'épée.

Le soir du même jour, Cécile ensevelit de ses mains les corps des deux martyrs, dans la catacombe de Prétexiat, et elle se prépara, dans des transports d'espérance et de joie, à aller les rejoindre par ce chemin sanglant qu'elle leur avait indiqué, et où ils lui avaient tracé la voie.

Maxime confessa héroïquement sa foi, et, n'étant pas de race patricienne, il fut assommé avec des foudres garnis de balles de plomb. Encore une fois, Cécile rendit les honneurs funèbres à ce troisième martyr, et elle éleva sur leurs tombes un marbre, que l'on voit de nos jours, et qui porte cette noble inscription :

*Les saints martyrs Tiburce,  
Valérien et Maxime sont nés  
Pour le Ciel le XVIII des calendes  
de Mai.*

### III.—MORT DE CÉCILE.

Les heures de la vie de Cécile étaient comptées, la noblesse de sa condition, le supplice de son mari, celui de son frère, avaient eu trop d'éclat, sa religion était trop connue pour que le préfet de Rome pût s'abstenir longtemps d'exiger d'elle une satisfaction envers les dieux de l'empire. Comme une mourante, elle se hâta de disposer de ses biens et d'en enrichir les pauvres, et, ayant envoyé devant tout ce qui lui était cher, elle attendit en paix l'ordre des magistrats. Almachius ne tarda pas à lui envoyer ses officiers de justice, elle les reçut avec le calme et la dignité qui accompagnaient toutes ses actions, et leur dit :

—Concitoyens et frères, écoutez-moi. Vous êtes les officiers de votre magistrat, et, au fond de vos cœurs, vous avez horreur de sa conduite impie. Pour moi, il m'est glorieux et désirable de souffrir tous les tourments pour confesser Jésus-Christ, car je n'ai jamais en la moindre attache à cette vie. Mais je vous plains, vous, qui paraissez encore dans l'âge de la jeunesse, du malheur que vous avez d'être ainsi aux ordres d'un juge rempli d'injustice.

Les officiers touchés de sa beauté, de sa grâce, émus par ses paroles, la supplièrent de ne pas renoncer à la vie, et leurs supplications, à leur tour, animèrent le zèle apostolique dont l'âme de Cécile était si vivement embrasée. La jeune fille timide avait disparu : la femme romaine, éloquente, intrépide, enflammée par le désir du salut des âmes, vivait seule en Cécile, et bientôt sa surprenante éloquence attira autour d'elle un grand nombre d'auditeurs. Les officiers d'Almachius, une foule de la région transibérienne, l'écoutèrent, ressentirent l'ébranlement de la grâce divine, et sollicitèrent le baptême, Dieu avait accordé à la pureté et au zèle de Cécile les succès des apôtres. Elle fit avertir le pape Urbain, afin qu'il confirmât les nouveaux chrétiens dans leur foi, et, ce dernier soin accompli, elle se rendit au tribunal d'Almachius.

—Jeune fille, quel est ton nom ? lui dit le juge.

—Devant les hommes, je m'appelle Cécile ; mais chrétienne est mon plus beau nom.

—Quelle est ta condition ?

—Citoyenne de Rome, de race illustre et noble.

—C'est sur ta religion que je t'interroge ; nous connaissons la noblesse de ta race.

—Ton interrogation n'était donc pas exacte ; puisqu'elle exigeait deux réponses.

—D'où te vient cette audace ?

—D'une conscience pure et d'une foi sincère.

—Ignores-tu donc quel est mon pouvoir ?

—Et toi, ignores-tu quel est mon fiancé ?

—Quel est-il ?

—Le Seigneur Jésus-Christ.

—Tu étais l'épouse de Valérien, voilà ce que je sais.

Almachius changea de discours :

—Ne sais-tu pas, dit-il à Cécile, que nos maîtres les invincibles empereurs ont ordonné que les chrétiens soient punis ? Choisis donc : sacrifie aux dieux, nie même simplement que tu sois chrétienne, et tu te retireras en paix.

—Le supplice sera ma victoire, répondit Cécile.

—Laisse là cette audace vaine, et sacrifie aux dieux.

—Il paraît que tu as perdu l'usage de tes yeux.

Dans les dieux dont tu me parles, nous ne voyons que des pierres, de l'airain et du plomb.

—J'ai méprisé, en philosophie, les injures, quand elles n'avaient que moi pour but ; mais l'injure contre les dieux, je ne la supporterais pas.

Et il rendit contre Cécile une sentence de mort. Mais, n'osant ordonner l'exécution publique d'une femme noble, il commanda que l'on reconduisit Cécile à sa maison, et qu'on l'y fit périr, sans éclat et sans tumulte. Elle devait être renfermée dans la salle des bains de son palais ; les bourreaux allumeraient un feu violent dans l'hypocauste, et la martyre, laissée sans air sous la voûte ardente, aspirerait la mort avec la vapeur embrasée, sans qu'il fût besoin de faire venir un licteur pour l'immoler.

Cécile entra avec joie dans le lieu désigné pour son supplice, et elle y passa le reste du jour et la nuit suivante ; mais l'atmosphère enflammée qu'elle respirait ne put faire distiller de ses membres la plus légère moiteur. Les feux de ce redoutable séjour se changeaient pour elle en une céleste rosée. En vain les bourreaux attisaient le feu, en vain un souffle dévorant s'échappait par les bouches de chaleur et versait dans l'étroite enceinte les brûlantes vapeurs du bassin ; Cécile était invulnérable, et elle attendait en paix qu'il plût au Seigneur de lui ouvrir une autre route pour monter jusqu'à lui.

Ce prodige fut rapporté à Almachius, et aussitôt il envoya un licteur au palais de Cécile, avec ordre de la décapiter. La vierge tendit la tête au glaive ; mais le bourreau, même au troisième coup, ne put abattre entièrement la tête de cette pure victime, et la loi romaine lui défendait de frapper davantage. Cécile, baignée de sang, à demi morte, demeura étendue sur le pavé de la salle des bains, et, recueillant ses forces expirantes, elle fit venir auprès d'elle les pauvres qu'elle aimait, et leur fit ses dernières largesses. Les veuves, les vierges romaines, étaient accourues aussi ; de leurs mains tremblantes elles lavaient les profondes blessures de leur sœur ; mais elles n'osèrent pleurer ce trépas, si calme et si glorieux.

Le pontife Urbain vint à son tour ; Cécile se tourna vers lui, et lui adressa ces dernières paroles :

—Père, j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours, pour remettre aux mains de Votre Béatitude mon dernier trésor ; ce sont ces pauvres que je nourrissais, et auxquels je vais manquer. Je vous lègue aussi cette maison que j'habite, afin qu'elle soit par vous consacrée en église, et qu'elle devienne un temple au Seigneur à jamais.

Ayant ainsi parlé, elle étendit les mains, pencha son visage vers la terre, et mourut en paix.

Urbain, aidé de ses diacres, présida aux funérailles de Cécile. On ne toucha pas aux vêtements de la vierge, plus riches encore par la pourpre de sang que par l'or dont ils étaient tissés.

On respecta, par une exquise délicatesse, jusqu'à l'attitude qu'elle avait prise au moment d'expirer. Le corps, réduit par la souffrance, fut déposé dans un cercueil de cyprès, et l'on plaça à ses pieds les linges et les voiles dans lesquels les compagnes de Cécile avaient recueilli son sang. Le précieux dépôt fut

porté au cimetière de Prétextat, et inhumé, non loin des tombeaux de Valérien et de Tiburce, parmi les cercueils des premiers Pontifes, héritiers des clefs de saint Pierre.

Le souvenir de Cécile demeura en grand honneur dans l'Église ; son nom, inséré dans le canon de la messe rappelle chaque jour aux fidèles sa douce et glorieuse mémoire. Mais la trace de son sépulcre se perdit, et pendant cinq cents ans elle demeura dans le silence des Catacombes. En 621, le pape saint Pascal, ayant restauré la basilique de Sainte-Cécile, chercha son corps pour l'y transférer ; il le trouva avec ceux de Valérien, de Tiburce, de Maxime et du pape saint Urbain, qui avait lui-même enduré le martyre. La vierge romaine reposait toujours dans son arche de cyprès, revêtue de la robe tissue d'or et dans l'attitude mystérieuse qu'elle avait choisie pour mourir. Son visage était tourné vers le fond du cercueil ; on voyait sur son cou les traces de l'épée du lieteur ; ses bras étaient étendus et ses genoux rapprochés et un peu relevés ; elle semblait dormir d'un sommeil paisible. Le pape Pascal, ainsi que le pontife Urbain l'avait fait, laissa le corps dans l'état où il se trouvait ; il le fit ensevelir dans un sarcophage de marbre, sous l'autel où il reposa encore huit cents ans. En 1599, le cardinal Paul-Emile Sfrondate le fit ouvrir en sa présence : le corps de Cécile n'avait subi aucune altération ; elle reposait toujours dans sa grâce et dans sa modestie. Ses vêtements n'avaient pas souffert l'injure du temps ; sa robe, brochée d'or, était entière et solide ; une seconde tunique de soie unie couvrait immédiatement le corps, et un des assistants, portant la main avec respect sur la poitrine de la sainte, sentit sous cette étoffe légère les nœuds du cilice que Cécile ne quittait jamais, et qu'elle avait emporté au tombeau. On referma le cercueil, qui n'a pas été rouvert depuis ; mais, d'après ce qui s'est passé, on peut conjecturer que rien n'a pu altérer ni corrompre ce corps qui avait abrité une âme si pure et si courageuse. Le célèbre sculpteur Maderne a fait, d'après Cécile au cercueil, une statue, modèle de grâce et de vérité. Tous les arts du reste, ont rendu hommage à sainte Cécile ; les musiciens ont choisi pour patronne celle qui unissait sans cesse sa voix aux concerts des anges ; elle a fait naître quelques unes des plus belles toiles de Raphaël et du Dominiquin ; les poètes l'ont chantée, et, dans cette vie si courte et si pleine, il y aurait encore matière à de bien nobles inspirations.

EVELINE RIBBECOURT.

#### LES DEUX FLEURS.

Madame Augusta Royer avait deux filles jeunes encore, et toutes deux fort aimables. Autant elles chérissaient leur excellente mère, autant elles en étaient aimées. L'aînée se nommait Sophie, et la cadette Marie. La fête de madame Royer approchait : Sophie dit à Marie : " Il faut voir, ma sœur, laquelle de nous deux a le goût le plus délicat : que chacune, en secret, choisisse dans le parterre la fleur qui lui semble la plus jolie, pour l'offrir à mamau le jour de sa fête." Marie accepte ce défi. Les deux sœurs s'étant séparées, cherchent longtemps la fleur dont elles doivent faire choix. Le moment de la présenter arrive : Sophie s'avance d'un air satisfait, portant à la main une rose brillante de fraîcheur. " Chère mamman, dit-elle, vois du sein de ces feuilles vertes, découpees en festons, vois balancer cette rose majes-

teuse dont le coloris est si vif et si doux ; cette belle fleur, *c'est toi* ; ce petit bouton que tu découvres au-dessous, *c'est ta Sophie*." La jeune Marie, naturellement timide et modeste, n'ose espérer, en voyant l'accueil que madame Royer avait fait à la rose. " Chère mamau, lui dit-elle, voici mon bouquet : il n'est pas aussi brillant que la tige de la rose, c'est un chèvrefeuille, mais je l'ai choisi de préférence, parce qu'il embrasse les rameaux des arbres, ainsi que j'aime à l'embrasser." En même temps, elle se jette au cou de sa mère, en répandant des larmes de joie et d'amour.

Les yeux de madame Royer avaient été frappés de l'éclat de la rose ; la tige du chèvrefeuille toucha son cœur. Elle prodigua à Marie les plus tendres caresses, et ses yeux se remplirent, comme ceux de sa fille, de larmes de joie et de bonheur.

Sophie, que cette préférence a peinée, demande à sa mère si elle n'aime pas autant sa rose que le chèvrefeuille de Marie. " Chères enfants, dit madame Royer, vos bouquets me sont également précieux, mais l'esprit, d'accord avec le cœur, conduisait Sophie quand elle fit choix de la rose ; tandis que le cœur, seul, conduisait la main de Marie quand elle se fixa sur la tige de chèvrefeuille." En parlant ainsi, madame Royer donna mille baisers à la tendre Marie, ainsi qu'à l'aimable Sophie, et les deux bouquets, confondant leur parfum, ornèrent à la fois son sein maternel.

En offrant, à chaque pieux anniversaire de fête, des fleurs à leurs mamans, nos jeunes demoiselles du Canada se diront : " Heureuses les mères qui ont des filles aussi bonnes, aussi aimantes que Sophie et Marie ! heureuses les filles qui ont une mère aussi accomplie que madame Royer.

#### LE BOULEAU.

(Suite et fin.)

On dit que les habitants d'Ukraine mélangent la sève de bouleau avec de la terre glaise ; et qu'après avoir fortement battu ce mélange, ils obtiennent une substance élastique, transparente, qui ressemble à la gomme du caoutchouc, et qui sert aux mêmes usages. On en fait des tasses et d'autres vases de cette nature qui sont un objet de commerce pour le pays.—Les Russes emploient la sève du bouleau pour faire la bière, en place de la liqueur qu'on obtient après avoir fait infuser la drèche dans l'eau chaude ; ils y ajoutent du houblon, de la levûre, et lui font subir les manipulations qu'on donne ordinairement à la bière. On a fait en Suède, avec cette sève un sirop qui sucre moins que celui de l'érable, mais qui peut cependant remplacer le sucre dans plusieurs usages domestiques. On a obtenu par la cuisson six livres de sirop sur quatre-vingts cannes, ou deux cents quarante bouteilles de sève. Les habitants du Nord font avec la sève du bouleau un vin blanc et mousseux qui a, à peu près, le goût des vins de Champagne, et qui est réputé très salubre. On emploie plusieurs méthodes pour obtenir la sève du bouleau ; celle qui est la plus usitée consiste à perforer le tronc de l'arbre à la profondeur d'un ou deux pouces, et un peu obliquement de bas en haut. Le trou doit être fait à peu de distance du sol et à l'exposition du midi ; un seul trou suffit, quoiqu'on en puisse faire un plus grand nombre ; mais dans tous les cas on doit craindre d'épuiser l'arbre par une soustraction trop abondante de sa sève. On ajuste dans chaque trou un tube de bois

ou un tuyau de plume, qui sert à conduire la liqueur dans des vases qu'on place au-dessous. Quelques personnes coupent l'extrémité des branches de l'arbre et laissent couler la sève dans des vases destinés à la recevoir.

Lorsqu'on a obtenu une quantité suffisante de sève, on bouche les trous avec des chevilles de bois, on bien l'on enduit l'extrémité des branches avec de la poix. Cette opération se pratique toujours au commencement du printemps; et l'on obtient d'autant plus de sève que l'hiver a été plus rigoureux. Les arbres de moyen âge, et ceux qui croissent dans les lieux élevés produisent une plus grande quantité de sève. C'est vers l'heure de midi que cette sève coule en plus grande abondance. Si l'on veut conserver l'arbre dans toute sa vigueur, et en retirer chaque année une récolte, il faut arrêter l'écoulement lorsqu'on a obtenu cinq ou six bouteilles de liqueur; une plus grande extraction épuiserait l'arbre, et pourrait même le faire périr. Lorsqu'on a rassemblé une grande quantité de sève, on en fait du vin avec une addition de sucre, de levûre de bière et d'aromaté.

GABRIEL DE ST. JULIEN.

### LA PRIERE DE L'ENFANCE.

SONNET.

Prions ! Sur son coussin l'enfant met ses genoux,  
Voit le ciel dans les yeux de sa mère chérie,  
Y lève son regard plus sérieux, mais doux,  
Joint ses petites mains, ouvre la bouche, et prie :

" Mon Dieu, toi qui répands tant de bonheur sur nous,  
" O Christ, Sauveur du monde, et toi, Vierge Marie,  
" Protégez les enfants, conservez-leur à tous  
" Leur mère, qui toujours les aime et leur sourie !

" S'il en est, ô mon Dieu, qui cheminent pieds nus,  
" Qu'ils ne s'égarent point aux sentiers inconnus,  
" Qu'un seuil béni de toi s'entr'ouvre et les abrite !

" Chauffe-les s'ils ont froid, nourris-les s'ils ont faim ;  
" Et fais, puisque à tes yeux l'indépendance mérite,  
" Fais de leur dénuement un bien-être sans fin !"

### LA BIBLE EN QUELQUES VERS.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré  
Ce livre par le Ciel aux Hébreux inspiré ?  
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,  
Et vous crevez sans cesse au milieu des prodiges.  
Dieu parle, l'homme naît; après un court sommeil,  
Sa modeste compagnie enchante son réveil.  
Déjà fuit son bonheur avec son innocence ;  
Le premier juste expire : ô terreur ! ô vengeance !  
Un déluge engloutit le monde criminel.  
Seule, et se confiant à l'œil de l'Eternel,  
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,  
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.  
Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,  
Abraham et Jacob, mon regard attendri  
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :  
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,  
Et garde de vos mœurs la simple majesté.

Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,  
Et tout-à-coup son fils vers l'Egypte m'appelle.  
Toi, qu'en vain poursuit la haine fraternelle,

O Joseph, que de fois se couvrit de nos pleurs  
La page attendrissante où vivent les malheurs !  
Tu n'es plus. O revers ! près du Nil amenées,  
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.  
Jéhovah les protège, il finira leurs maux.  
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux ?  
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.  
Fille des Pharaons, courez sur le rivage,  
Préparez un abri, loin d'un père cruel,  
A ce berceau chargé des destins d'Israël.  
La mer s'ouvre, Israël chante sa délivrance.  
C'est sur ce haut sommet qu'en un jour d'alliance  
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,  
Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.  
Dirai-je la colonne ét lumineuse et sombre,  
Et le désert témoin de merveilles sans nombre ?  
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté ?  
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephthé,  
Qui s'appête à la mort, et, parmi ses compagnes,  
Vierge encor, va deux mois pleurer sur les Montagnes !

Mais les Juifs, aveuglés, veulent changer leurs lois ;  
Le Ciel, pour les punir, leur accorde des rois ;  
Saul règne ; il n'est plus : un berger le remplace :  
L'espoir des nations doit sortir de sa race.  
Le plus vaillant des rois, du plus sage est suivi.  
Accourez, accourez, descendants de Lévi,  
Et du temple sacré venez marquer l'enceinte.  
Cependant dix tribus ont fui la Cité Sainte.  
Je renverse en passant les autels des faux dieux ;  
Je suis le char d'Elie emporté dans les cieux.  
Tobie et Raguel m'invitent à leur table,  
J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,  
Ainsi que le passé, raconte l'avenir,  
Je vois, au jour marqué, les empires finir.  
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre !

Vers l'Eufrate étonné, quels cris se font entendre ?  
Toi qui pleurais, assis près d'un fleuve étranger,  
Console-toi, Juda, tes destins vont changer ;  
Regarde cette main vengeresse du crime,  
Qui désigne à la mort le tyran qui l'opprime ;  
Bientôt Jérusalem reverra ses enfants.  
Esdras et Machabée, et ses fils triomphants  
Ranimeront de Sion la lumière obscure.  
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

FONTANES.

### CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.